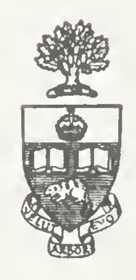
J. L. ARCHAMBAULT

JACQUES-CARTIER







JACQUES-CARTIER

OU

CANADA VENGÉ

DRAME HISTORIQUE EN 5 ACTES

(FANTAISIE LITTÉRAIRE)

COMPOSÉE POUR MON VILLAGE

PAR

J. L. ARCHAMBAULT

AVOCAT.

MONTRÉAL :
EUSÈBE SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue St. Vincent, Nos. 6. 8 et 10.
1879.

PERSONNAGES.

JACQUES-CARTIER, Navigateur.
ONONDAHA, chef de la tribu indienne.
CHEVALIER RAOUL DÉZÉRY, compagnon de Jacques-Cartier.
LOUIS XV, roi de France.
MR. LE VICOMTE JOLYCŒUR, Ministre des Travaux Publics.
MR. LE MARQUIS JEAN MOREAU, Ministre des Affaires Etrangères.
FRANCIS DE MONCY, courtisan du Roi.
GEORGE BERNIS, ami de la Pompadour.
JEAN CANADA, prisonnier d'Etat,
SIR WILLIAM MALBOROUGH, ambassadeur anglais.
PARIZOT, paysan Canadien.
PÈRE LAMERLUCHE, autre paysan canadien.
CLAUDE L'EPINAY, bureaucrate.
ARTHUR, géolier.
HENRI, aide-de-camp.
ALEXANDRE, Intendant Général de l'Etat.
SIR WILLIAM DE LORNY, plénipotentiaire anglais.
Un groupe d'Indiens et de Paysans Canadiens. Matelots Français et Pages du Roi.

PREFACE.

Ce travail n'était pas destiné à la publicité et il ne mérite certainement pas cet honneur. En entourant le titre de la légère composition que j'offre au lecteur, de l'appellation inoffensive de " fantaisie littéraire," je ne prendrai par conséquent personne par surprise. Il sera facile d'en juger, du reste ; telle qu'elle est, on s'apperçoit que l'imagination y a eu franc jeu et c'est en vain qu'on y chercherait une idée murie longtemps d'avance. Pourrait-il en être autrement du fruit de quelques heures de loisir, de quelques veilles arrachées à la dérobée aux rudes labeurs de la carrière professionelle ?

La pensée du modeste écrit me vint d'une manière bien simple et bien naturelle à la fois. Désirant prêter mon concours aux débuts d'une institution littéraire naissante de mon village, le souvenir de Jacques-Cartier (premier citoyen important d'Hochelaga !) était passé un soir comme une vision devant mes yeux. Le thème me parut beau pour la circonstance. Une simple narration des faits eut pu suffire à l'expression de ma sympathie, mais le charme de ce souvenir fugitif entraîna mon zèle.

De ma fenêtre à la belle nappe d'eau du St. Laurent, il n'y a qu'un pas. Il n'en fallait pas davantage. J'avais tout un poëme devant moi. Alors il me sembla voir d'un coup d'œil la " Grande Hermine " se balançant sur ses ancres près de la rive et les barques légères du hardi découvreur qui descendaient sur la grève silencieuse les compagnons de sa gloire et de sa fortune. Puis tout à coup je crus entendre une clameur immense, un concert bizarre où les éclats stridents de l'enfant de la forêt se confondaient avec la voix de l'homme civilisé. En ce moment je vis s'avancer sur la lisière du bois un chef indien suivi d'une tribu nombreuse, marchant à la rencontre des envoyés mystèrieux qui venaient troubler la paix de cette solitude. Aux bruyants échos de la population surprise succéda bientôt un grand silence. Une puissance invisible parut s'abaisser sur la nature sauvage. Une croix resplendissante s'éleva dans les airs ; le tomahak menaçant et la hache de guerre terrible cessèrent leur sifflements aigus. La foi était triomphante ; la barbarie venait d'être vaincue.

Et tournant davantage mes regards, je me transportai en

imagination jusqu'au pied du Mont Royal. Là, mes yeux virent un spectacle superbe. Debout comme un prophète, Jacques-Cartier, l'immortel navigateur, le héros légendaire de nos annales, m'apparut radieux, dominant à travers les clartés sereines de sa gloire un monde nouveau, appelé à recueillir dans un instant l'héritage sacré de sa foi et de son dévouement. Du haut de ce double rayonnement, j'entrevis l'avenir de la patrie avec ses alternatives de succés et de revers, la valeur de nos pères sur les champs de bataille, le courageux martyre des fils de la liberté et toute cette longue série de luttes et de souffrances endurées par un jeune peuple pour le triomphe de ses droits foulés aux pieds ;—tout cela se déroulant dans une fantasmagorie brillante comme sous les feux d'un prisme trompeur.—

J'étais fasciné ; le rêve prenait la place de la réalité ; au lieu de présenter la vérité historique avec ses aspects sévères, sa morale pleine d'enseignements, je fus entraîné malgré moi dans le domaine de la fiction.

Et voilà ce qui explique l'étrange pêché littéraire qu'on va lire. J'avais contracté une dette ; il fallait bien la payer. Je n'eus pas d'autre monnaie à offrir. Or il arriva que par une charmante veillée du mois de Mai dernier quelques jeunes virtuoses de mon village tentèrent de redire mon *inspiration* dramatique. Date mémorable, s'il en fut jamais pour moi. Pour la première fois dans ma vie mes entrailles s'émurent en face de la scène. Malheureux père ! un tel rejeton ne devait-il pas être étouffé avant d'avoir vu la lumière du jour ? A tout événement, le récit tout maigre qu'il fut, agencé de cette façon, fut déclaré par les scribes de l'endroit plein du plus haut intérêt. Cela eut du suffire à ma gloire. Mais des âmes charitables et douces comme il s'en rencontre toujours sur notre chemin, soufflèrent à mon oreille que dans ce bas monde l'audace était une vertu et m'insinuèrent que, malgré l'énormité de mon crime, je serais facilement pardonné en le dévoilant au public.

Lecteur, le voilà ! il t'appartient. Les critiques austères y trouveront ample matière à procès ; c'est leur droit. Quant à moi, je sais qu'une patiente retouche eut pu faire de ce qui devait d'abord être un récit historique un drame passable ; mais l'absence presque complète des règles les plus élémentaires de l'action théâtrale, la connexion éloignée qui existe entre les diverses parties de la pièce et qui peut faire paraître choquants certains rapprochements et certaines dates historiques, les noms d'emprunt même que j'ai donnés à la plupart de mes personnages pour fixer des souvenirs de localité ; tout cela et bien d'autres licences que je me suis

permises pour rencontrer les désirs de l'auditoire qui devait être l'*heureux* témoin de mon premier épanchement littéraire, enlèvent toute idée d'une œuvre du genre et font de mon modeste travail une simple fantaisie de cabinet. Je n'ai pas cru devoir en changer le costume primitif et l'eusse-je voulu, que le temps et des occupations multiples m'en auraient oté la faculté.

Si je reconnais mes défauts, je le dis pour l'acquit de ma conscience, m'en rapportant pour tout le reste à ce sentiment de bienveillance avec lequel le public accueille d'ordinaire des productions semblables.

Pour le lecteur " Jacques-Cartier ou Canada vengé " ne renferme peut-être pas une grande leçon, ni même une morale quelconque, mais à ceux qui ont des loisirs et des aptitudes si ce fruit de quelques heures de délassement peut être de quelque profit, je leur laisse volontiers la tâche ; le thème est beau et surtout patriotique.

Je termine cette trop longue préface et je vous laisse maintenant, cher lecteur, à votre supplice.

VILLA-ROLLAND, Hochelaga, ce 25 Août 1879.

J. L. ARCHAMBAULT.

PROLOGUE.

Il y a de cela plus de trois cents ans. Une terre lointaine roulait dans l'espace, se dessinant vaguement dans les brumes d'un horizon encore incertain. Le vieux Monde s'éveillant de sa lente torpeur, venait d'apprendre qu'au-delà d'une mer immense, une contrée nouvelle s'apprêtait aux conquêtes de la civilisation. Au bruit confus de la fiction avait succédé la réalité des faits. Les courses aventureuses de hardis marins et d'explorateurs avaient amené la decouverte d'un continent qui n'existait auparavant que dans les rêves de l'imagination. Le souffle était jeté ; il fallait donner un royaume à la France. Le roi très-chrétien François Ier, le veut. C'en est fait, le port de St. Malo est franchi : 1534 ! —Date sublime aux pages de l'histoire !

Et maintenant nous voici ! Nous foulons le sol de la jeune Amérique. Salut, ô noble Jacques-Cartier ! C'est ici que tu nous apparais à travers l'auréole resplendissante du passé... A toi la conquête de cette terre du Canada. Elle t'appartient ; à toi, ce beau St. Laurent ! Viens, accours sur ces bords sauvages avec les compagnons de ta glorieuse destinée, car c'est par toi que va commencer la brillante épopée de la colonie.... Et toi, Hochelaga, bourgade autrefois obscure, aujourd'hui séjour d'une race fière de son nom et de son antique origine :.... salue ton royal visiteur ; voici l'heure de la libération qui sonne et Jacques-Cartier va te marquer du sceau de l'immortalité !....

Mais l'histoire va se continuer.

A peine les échos endormis du grand fleuve se sont-ils éveillés à l'appel de l'homme civilisé, que le hardi découvreur enivré de triomphes, retourne vers la patrie, berçant dans son cœur de nouvelles espérances. Il faut à ce génie un monde pour partage.... L'œuvre gigantesque, colossale, de la découverte périra-t-elle ? Non. A quelques jours de là, il ira de nouveau s'asseoir au milieu des solitudes vierges où sa féconde pensée avait enfanté un avenir de grandeur et d'ambitieuses conquêtes. Hélas ! qui l'aurait cru ? L'indifférence et l'oubli de la vieille France vont triompher du dévouement et des sacrifices du navigateur. Qu'importe ?... A d'autres la tâche de venger l'erreur coupable d'un siècle pervers. Le combat sera long, terrible. Héritière de son courage et de sa mâle intrépidité, la petite colonie nous apparaît d'abord sous les traits d'un personnage symbolique, poursuivant à travers les épreuves et les humiliations l'œuvre de son généreux fondateur. Inutiles sacrifices, échos perdus d'une lointaine re-

nommée ! Au tribunal de la mère-patrie, il faudra qu'elle comparaisse un jour pour subir l'outrage d'une criminelle dénonciation.... Puis les fers, les cachots seront le prix de son inaltérable attachement à la cause héroïque du devoir et de l'honneur. Fatal enchaînement de la destinée ;—plus tard nous assisterons avec les conseils du roi de France à la triste déchéance d'un peuple souverain faillissant à sa mission, malgré la courageuse revendication des derniers défenseurs du Canada. Et tandis que la trahison et les molles lâchetés du trône achèvent de consommer l'acte inique de la cession, la pauvre phalange délaissée là-bas, relève fièrement la tête pour se souvenir encore de l'ingrate patrie où dorment les aïeux !

Quel sublime exemple de dévouement et d'abnegation ?

Ce n'est pas tout.... Un jour, à la flamme du foyer, quand le vainqueur tentera de broyer sous son talon de fer cette race de preux, des enfants du sol, derniers témoins d'un patriotisme malheureux, diront avec les récits fantastiques du passé les promesses consolantes du triomphe suprême. A travers cet horizon de larmes et de sang, le mystère de l'avenir se dégage; les réminiscences poétiques de la tradition empruntant le voile du merveilleux et de l'idéal, nous représentent dans un tableau fantasmagorique l'épisode navrant des luttes et des misères de la colonie enchaînée et captive pendant un siècle d'existence. Tout ici se dramatise ;—la prison s'entr'ouve pour nous laisser entrevoir dans le pénombre obscur la victime des premiers jours, la personnification de la douloureuse èpopée d'un peuple de héros subissant dans les chaînes la vengeance du crime et de la trahison....A côté se dresse la figure hideuse d'un géôlier vendant son honneur pour étouffer le dernier râle de la liberté et comme pour éclairer cette scène de sinistres lueurs de misérables complices poursuivent dans l'ombre la trame de leur odieuse conspiration.

Mais du sein de ces cachots a jailli un rayon d'espoir et de salut : d'étranges révélations font pressentir la fin du long drame.... Voici arriver le dénouement.... C'en est fait, le sort du jeune peuple est décidé ; l'esclavage va finir—et l'idée sublime de Jacques-Cartier se détachant lumineuse de ce fonds de revers et de splendeurs nous apparaît maintenant dans les ivresses de la délivrance.

Gloire, salut au libérateur ! La grande épopée de la colonie française est à son terme et le Canada est vengé ! !

O Jacques-Cartier ! immortel navigateur ! Voilà l'enseignement que tu lègues à la postérité. Viens sur cette scène et puisse le récit de tes nobles travaux revêtu des charmes de l'heureuse fiction proclamer la vérité et redire les grandeurs impérissables de la patrie ! !

JACQUES-CARTIER

OU

CANADA VENGÉ.

PREMIER ACTE.

Le tableau représente l'arrivée de Jacques-Cartier à Hochelaga. Au fond on voit les hauteurs de la bourgade. La tribu indienne est réunie. Au loin les tentes se dessinent.

SCÈNE I.

Jacques-Cartier.—Onondaha.

JACQUES-CARTIER À ONONDAHA. (*Après les salutations d'usage.*)—Grand Chef, je te salue ; je viens au nom du Roi très-chrétien de France prendre possession de ce pays ; je viens apporter des paroles de paix sous les wigwams et les huttes sauvages et fumer le calumet avec celui qui commande à ces forêts. Reçois, illustre chef, des mains du visage pâle ces présents, gages de mon estime et de mon affection. Aussi longtemps que brillera la lumière de l'astre sur la tente du guerrier farouche, aussi longtemps je viendrai m'asseoir à ses côtés. Tu es devenu puissant au milieu des conseils de ton pays par ta sagesse ; ton courage pour combattre et

poursuivre les bêtes féroces t'a rendu brave et fort parmi les tiens..... Suspend maintenant à la porte de ta hutte ces souvenirs précieux apportés par l'homme pâle.... Je vais écouter ton doux langage.

Onondaha à Jacques-Cartier.—Frère, merci de tes bonnes paroles. Le chef est content de toi. Il a vu arriver les visages pâles avec crainte, et tu as dissipé sa terreur avec le miel de ta bouche. Les peaux rouges sont fiers, mais ils sont soumis devant celui qui les aime et qui entoure leurs cous de colliers superbes. Aussi loin que pourra s'étendre ton regard sur ce domaine, aussi grande sera ta puissance pour commander....Frère, mange avec moi ces fruits de l'amitié et que le Manitou te soit favorable.

(Toute la tribu s'approche à un signe du chef, et Jacques-Cartier et l'Indien échangent divers présents, des colliers et des produits. Une peau est dressée sur l'herbe et les deux interlocuteurs s'assoient).

SCÈNE II.

Jacques-Cartier.—Onondaha.

Jacques-Cartier (*continue*).—Depuis longtemps, chef, le visage pâle souhaitait visiter la terre de tes ancêtres. Un prince puissant habite par delà la mer bleue un pays couvert de riches habitations. Pars, me dit-il ; dirige ta course vers le pôle glacé ; une contrée lointaine s'étend là bas entourée de toutes parts de forêts profondes. Jamais l'œil de l'homme civilisé n'a pu pénétrer à travers le feuillage de ces sombres retraites ; mais on rapporte que des hommes à la peau rouge ont été vus remontant le cours d'un fleuve immense dans des canots rapides et légers... En mon nom, porte à ces peuplades la lumière des vieux pays et le flambeau de la civilisation!....Chef, pour remplir cette mission, j'ai franchi les distances et je n'ai

pas craint de venir attacher ma barque près des rives où dorment tes pères.

Onondaha.—Frère, je te sais gré de ton affection. L'homme des bois ne connait pas le maître souverain dont tu parles ; l'or brillant et les colliers pleins de feu doivent reluire comme des étoiles sur ses habits et sa demeure, j'en suis sûr, flamboie comme les rayons du grand astre.... Regarde ici la hutte de celui qui conduit cette tribu.... Le poil d'un porc-épic protège l'entrée de sa cabane et pour s'asseoir à sa table, il n'a que les nattes tressées avec le jonc de la grève.... Sur son corps la peau du noir sanglier étale sa luisante couleur, et pour ornements ses oreilles et sa poitrine marient la blancheur des dents polies des bêtes, avec le grisfer des rares cailloux.... Mais l'Indien vit content. Pour sa femme et ses enfants, il ne demande que l'air et la liberté.... Il aime à recevoir la visite de l'homme pâle, depuis qu'il a entendu son tendre langage.—Tu peux, ô puissant marin, construire ta tente à mes côtés et planter le sceptre de ton maître sur ces bords.

Jacques-Cartier.—Ton amitié remplit mon cœur de joie. Le voyageur respecte l'enfant de la forêt ; En acceptant de ses mains le commandement de ce pays, il ne veut pas que son pied soit enchaîné comme l'aile de l'oiseau dans le filet trompeur. Pendant que l'étranger industrieux fera retentir les échos d'alentour du bruit de son travail et de son activité, le peau-rouge instruit par son exemple apprendra les secrets de la science et l'art de manier les instruments de toutes sortes....

Maintenant, chef, lève-toi et repète ces choses aux tiens.

(*Jacques Cartier se tournant du côté de ses compagnons, continue*).—Amis, approchez ; c'est le jour du triomphe...O noble France : Salut...Oui, à moi !

Jacques-Cartier la conquête de cette terre ; désormais elle est à nous. A moi, ce beau St. Laurent qui baigne de ses fières ondes l'obscure bourgade d'Hochelaga, sol béni que nous marquons dans ce moment de l'empreinte de nos pas.... Ah ! je suis fou d'orgueil ; car j'ai foulé une contrée nouvelle. O Canada ! pardonne à mon ivresse, et toi, ma chère patrie, pardonne à mon amour. Oui, venez, enfants : auprès du rivage écoutez ma prière.

(*Jacques-Cartier plante une grande croix ; la tribu s'étant rapprochée, il se découvre :*) " Dieu Éternel " et tout Puissant ! je te consacre cette terre. L'uni- " vers t'appartient.... Fais descendre sur la jeune " colonie un soufle d'abondance et de paix... A " l'ombre de cet emblème sacré je viens planter le " drapeau de la France...—Je suis l'humble ins- " trument de ses mains pour faire fleurir sur ce " sol le nom de son royaume et celui de ta sainte " religion....Par la volonté de mon souverain, c'est " ici que je dépose avec le gage de sa foi les signes " de son autorité bienfaisante... Grand Dieu, sois " propice à mes travaux et fasse le ciel que le " peuple qui m'entoure, protégé par l'amour de " mon Dieu et de son Roi, marche sûrement vers " une destinée glorieuse."

SCÈNE III.

(Un chœur entonne un chant national.)

O Canada, terre bénie,
De France, reçois les enfants ;
Pour fonder cette colonie,
Nous avons bravé les autans. } *Bis.*

Salut ! forêt, plaines fertiles,
Retraites des sombres troupeaux ;
Salut à vous, rives tranquilles,
Du Saint Laurent, le roi des eaux. } *Bis*

Hochelaga, notre patrie,
Salut !... Noble Jacques-Cartier,
Fondateur de la colonie,
Gloire, amour, à toi le premier ! ! } *Bis.*

(Ici Jacques-Cartier et le Grand Chef s'approchent sur le bord du théâtre près de la Croix. Ce dernier découvre sa tête d'une manière recueillie. Il dépose sa hache et sa ceinture de guerre au pied, et Jacques-Cartier et l'indien s'embrassent en signe d'alliance. Après quoi la tribu se prépare à des jeux, tir à la flèche, danse sauvage :—" *Aguiazé. Aguiazé.*"—on apporte les enfants. Jacques-Cartier les embrasse et fait des signes sur eux. Il fait baiser le crucifix au chef et le suspend à son cou. On apporte *l'agohamma* sur une grande peau.— Continuation du dialogue).

SCENE IV.

Jacques-Cartier.—Onondaha. (Suite.)

Onondaha.—Seigneur, cinquante lunes ont passé sur ma tête et le grand Manitou à été favorable au chef des sauvages. Depuis que j'ai dressé ma tente sur ces bords, nous avons suspendu les corps de bon nombre de nos frères au-dessus des wigwams. On dit que les étoiles qui tremblent à la voûte du ciel sont les âmes de ceux qui nous ont laissés. Parle, et instruit les peaux rouges. Le visage pâle a appris la science et les secrets de guerre des mortels.... Mais quel est donc ce Dieu que tu adores ? cet arbre de la forêt que tu viens de planter, est-il un objet de crainte pour nos femmes et nos enfants ?... J'écoute.

Jacques-Cartier.— Chef illustre ! le manitou a compté les cheveux blancs de ta tête, mais il aime ton cœur confiant. Avant de t'appeler parmi les esprits, il veut t'instruire de la religion. C'est lui qui dirige les astres brillants qui éclairent le ciel bleu....C'est lui qui a fait ces belles choses qui t'entourent. L'âme de tes ancêtres se promène là-haut

dans la demeure du Dieu que tu viens de saluer.... Cette croix que tu vois à côté près de ta hutte est le gage qui te donnera une place avec tes pères, si tu as la croyance en celui que l'homme pâle adore.... Baise ce signe précieux et apprends à la tribu à connaître la bonne nouvelle que je t'apporte.

(La tribu se retire et le chef indien invite Jacques-Cartier à visiter la bourgade et l'enceinte fortifiée. Ce dernier se dirige du côté de la montagne voisine. Arrivé au pied du côteau, Jacques-Cartier jetant ses regards sur le panorama magnifique qui s'étend à ses pieds est saisi d'admiration. Il contemple en silence les beautés du paysage et commence à entrevoir l'avenir du pays. Ses amis l'entourent silencieux ; puis Jacques-Cartier adresse l'invocation suivante au Canada et à la France,—(avec enthousiasme :)

" O belle et riante vallée ! Et toi *Mont Royal* à la " tête orgueilleuse et superbe ! Oui ! terre du Ca- " nada ! je vous salue !... Que tu es belle dans ta " splendeur virginale, grande nature de ma patrie " adoptive !... j'aime les doux reflets de ta robe de " verdure, sol fécond destiné à nourrir les nom- " breux enfants que la France va te donner ! ! Com- " bien tu es magnifique, toi surtout ô St. Laurent " que nos chants de gloire ont nommé il y a un " instant *le roi des eaux !* Des rives étrangères nous " sommes partis et ici nous sommes venus portés " sur tes ondes calmes et profondes, jusque sur les " bords enchanteurs où se reposent maintenant mes " regards !....

" Mais combien longtemps durera ce silence " qui m'entoure ! La voix de l'homme civilisé n'a " pas encore retenti sous le dome luxuriant de la " forêt ou dans les gorges ombreuses de la mon- " tagne.... Seul le cri de la bête fauve a repondu à " l'appel du farouche iroquois. L'oiseau perdu dans " le feuillage épais dort tranquille et sans crainte " sur son nid d'amour.... Qui donc emportera sur " la brise embaumée le soufle de la civilisation à " cette terre déserte ?"

" O France chérie ! Regarde à travers l'immen-
" sité la contrée lointaine que nous foulons de nos
" pieds. Je t'offre cette conquête.... Oui ! terre de
" St. Malo, pays de mes chers aïeux. A toi, cette
" fille nouvelle, perle de mes affections. Noble pous-
" sière du hameau natal ! Non, je ne veux pas t'ou-
" blier... Mais si le sort loin de vous m'entraine ;
" eh bien ! oui, près de Mont Royal, je viendrai
" fixer ma dernière demeure ; car, c'en est fait, au
" nom de mon Roi et Maître, tu m'appartiens, ô
" Canada et tu seras glorieux parmi les peuples de
" la terre ! "...

" Mais qu'entends-je ? L'oiseau s'est éveillé dans
" son nid de mousse ; la forêt s'émeut et tressaille...
" Quelle est donc cette sourde clameur qui monte
" de là-bas ?...Adieu, oui ! je pars ;...je te baise, terre
" royale. Encore une fois adieu ! (*se tournant vers*
" *quelques uns de ses compagnons de voyage qu'il*
" *laisse*).

" A vous tous aussi adieu, ou plutôt au revoir,
" chers amis. Au nom de notre vieille France,
" soyez fidèles à la terre du Canada. Votre souvenir
" m'accompagnera là-bas.... Adieu ! !...

(Ses compagnons l'embrassent et vont le conduire jusqu'au rivage. Ils agitent leurs mouchoirs, puis reviennent sur le milieu de la scène.)

SCÈNE V.

Le chevalier Raoul Dézery et les autres compagnons de Jacques-Cartier et Onondaha.

LE CHEVALIER RAOUL DÉZERY, (*après avoir jeté un dernier et long regard sur le vaisseau, prenant la parole*). — Pars, braveJacques-Cartier.... Oui, tu es digne de ta noble et sublime mission. Que nos vœux propices te suivent jusque vers les rives aimées de France ! Et vous, compagnons, venez au pied de la croix que ses mains ont plantée ce

matin, venez invoquer l'étoile des mers pour les voyageurs.

(Tous se découvrent, Raoul tenant la main de Onondaha récite l'invocation suivante en face de la croix).

" O Dieu, qui commandez à la tempête, en-
" voyez un soufle généreux qui conduise les hardis
" marins dans un port sûr. Vers l'inconnu vous
" avez dirigé leurs pas ; votre toute puissance saura
" bien les ramener sur la route de la terre natale.
" Pour étendre le règne de la France et celui du
" Christ nous avons entrepris le chemin de l'exil, de
" l'isolement et des sacrifices...Veuillez, Seigneur, à
" cette heure difficile de nos travaux, ne pas retirer
" votre protection à de pauvres serviteurs qui peu-
" vent devenir les vains jouets des enfants de la
" forêt et la pâture des bêtes sauvages....Nos corps
" sont entre vos mains ; épargnez leur les misères
" de la faim. De notre âme éloignez aussi les tour-
" ments de l'ennui et de l'abattement, afin que reve-
" nant sur ces plages, Cartier trouve une colonie
" d'hommes forts et courageux, capables de conti-
" nuer l'œuvre consacrée à son Dieu et à son Roi.

ONONDAHA.—Grand Manitou, tu viens d'entendre la prière de mon frère, l'homme pâle. Elle est tendre comme le chant de l'oiseau de nos bois Conduis la barque des voyageurs dans un endroit propice. Donne du courage aux autres compagnons que l'illustre chef a laissés sous nos wigwams afin que leurs cœurs ne tremblent pas en attendant les cris farouches des animaux. Des visage rouges ils n'ont rien à craindre, car les esprits sont venus apprendre à l'indien qu'il faut aimer le Dieu des Français. Je me tais.

(Raoul et le Chef suivis des autres retournent vers la scène).

RAOUL DÉZERY.—Maintenant, mes amis, ouvrons nos cœurs à l'espérance. Le Dieu des forts est avec nous. Dans quelques mois le roi de France

écoutant la voix du dévouement et du sacrifice, confiera de nouveaux trésors et de nouveaux colons à la mer et une flotille superbe viendra aborder sur ces rivages. Oh ! mille fois bénie la Providence qui nous envoie de telles consolations au milieu de nos craintes et des dangers qui nous environnent...

En attendant le retour de nos compagnons, il nous faut, amis, songer à établir la petite colonie et pourvoir aux premiers besoins de notre existence. Voici à notre droite une vallée magnifique où nous pouvons dresser des tentes et cette forêt épaisse qui nous entoure et ce fleuve géant qui coule à nos pieds fourniront, je l'espère, des moyens de subsistance suffisants pour nous mettre à l'abri de la nécessité....

Mais avant de commencer demandons quelques renseignements au Chef de la tribu.

(Raoul et le Chef conversent à voix basse, puis Onondaha reprend.)

ONONDAHA.—Ami, ne te soucie pas de ces choses maintenant. Sous nos huttes tu couleras quelques jours pour reposer ton corps des fatigues du voyage. Le gibier abonde à deux distances de nos flèches rapides et l'œil de l'indien est exercé à saisir le vol trompeur de l'oiseau. Pour te nourrir des poissons de la rivière, nos filets jamais ne sècheront à la porte de nos cabanes. Tu auras tout en abondance et pour te faire oublier les ennuis de l'absence, sur les nattes blanches tressées par nos femmes nous t'inviterons à t'asseoir et à fumer avec nous le calumet de la paix.

RAOUL DÉZERY.—Merci, chef magnanime, de ta bonté ; le Français n'oubliera jamais ce que tu fais pour lui. Il accepte avec plaisir les promesses de ta fidélité. D'ailleurs, tu le sais, le marin qui a quitté ces bords m'a confié à son départ le soin de

cette terre ; ta soumission honore ton cœur. Je veux rester quelque temps auprès de toi et partager ta couche.

Amis, l'heure est avancée ; allons goûter maintenant les plaisirs de l'hospitalité et prendre quelque repos. Demain au lever de l'aurore, l'Indien nous conduira dans la campagne voisine et là je choisirai le site de notre demeure et chacun de nous se mettra à l'œuvre.

Grand Chef, je vous suis :

Et nous compagnons, puissions-nous ensemble, nous souvenant de la France, nous rendre dignes de notre Roi et assurer sur la terre du Canada le règne du Dieu des chrétiens.

FIN DU Ier ACTE.

DEUXIÈME ACTE.

La scène se passe à la Cour du Roi de France sous Louis XV. Le conseil des ministres est assemblé. Le Roi préside aux délibérations. On siége à huis-clos.

SCÈNE I.

Mr. le vicomte de Jolicœur, Mr. le marquis Jean Moreau, Francis de Moncy, George Bernis, Louis XV.

MR. LE VICOMTE DE JOLICŒUR (*Ministre des Travaux Publics, s'adressant à ses collègues*).—Messieurs, c'est réellement une affaire très-grave à décider que celle qui nous est soumise. Depuis longtemps je cherche un moyen de sortir des embarras de la situation. Il me semble que la question est bien simple : Devons-nous dans l'intérêt du pays lorsque notre gouvernement a tant d'obligations à rencontrer, continuer notre protection à cette terre éloignée du Canada qui a déjà coûté des sommes énormes au budget. Je crois pour ma part que le temps de la prudence est arrivé et il importe de connaître exactement quels sacrifices on attend encore de nous.

MR. LE MARQUIS JEAN MOREAU (*Ministre des Affaires Étrangères*).—L'avenir de la France est intéressé au sort de ce jeune pays. Les résultats obtenus jusqu'ici sont peu de chose il est vrai en comparaison des efforts tentés par l'administration dans le but de développer la colonie. Cependant je dois avouer que la possession de ce territoire important est la clef de la civilisation européenne sur le continent américain. L'homme d'état doit avant tout étudier les avantages généraux qui résultent de l'application d'une politique ferme et définie.... Qui sait si si l'occupation de cette contrée lointaine n'aura pas

une influence considérable sur les destinées de la France.

Francis de Moncy. (*Courtisan du Roi*).— La voilà la belle affaire. Que diable venez-vous nous chanter avec vos questions d'état ! Allons donc... Sommes-nous des enfants ? Les revenus que vous avez engloutis là-bas, nous auraient certes fait des rentes profitables ici. Pendant qu'on se déchire à l'étranger avec des antropophages, on ferait bien mieux de donner des amusements à la Cour pour distraire Sa Gracieuse Majesté des fatigues du pouvoir : ce serait beaucoup plus humain.

George Bernis, (*ami de la Pompadour*).— Et surtout plus galant ! Je vous le demande mes amis ! " *Que nous importe quelques arpents de neige* "... perdus dans l'immensité d'un pays sauvage.... Les cœurs y sont vite refroidis !... Et voyez donc ? c'est un endroit où on vous arrache sans cérémonie la chevelure, pendant qu'ici au moins on peut en conserver pour ceux...... qui n'en ont plus.... N'est-ce pas que j'ai raison ?

Le Roi Louis XV.—Voilà un noble langage et qui reproduit exactement la pensée de cette bonne marquise, Madame Pompadour. J'en suis sûr, elle serait heureuse d'entendre répéter de si belles choses. Permettez-moi, sire, en son nom de vous féliciter pour des paroles si humaines.

George Bernis.—Majesté, je suis confus d'une telle faveur, mais croyez-moi, je saurai à l'instant reporter sur la gracieuse marquise, toute la part qui lui revient de l'inappréciable avantage dont vous venez de me gratifier. Combien son cœur palpitera d'émotion en apprenant que toute la Cour s'incline devant l'ascendant souverain de ses charmes.

Louis XV, (*à part*).—Oui ! Et que mon autorité s'efface devant les désirs d'une femme !

Mr. le marquis Jean Moreau.—Sire, le temps des décisions énergiques est arrivé. Au milieu des fumées du plaisir, votre cœur est assez grand pour montrer à la France le chemin de la gloire et de l'honneur. A d'autres la tâche d'étouffer en elle l'amour et l'ambition des nobles conquêtes. Notre pays est fait pour le dévouement et l'héroïsme. Représentant du sang royal, c'est à vous qu'il appartient de donner l'exemple des vertus antiques qui furent l'apanage de votre race et l'héritage du peuple que vous gouvernez.... Je vous en conjure, Majesté, songez au salut de la France et à la cause sacrée du Canada.

George Bernis, (*se tournant avec moquerie*).—Ah ! les troubadours ! toujours les mêmes avec leur refrain éternel de gloire et d'immortalité. Pauvres Don Quichotte ! ils ne rêvent que châteaux, tourelles et madrigaux. Mais de la dame de leur pensée, point ! Ah ! je leur en souhaite, par delà la Manche, au beau pays du Canada ! !...

(Un page entre tenant à sa main un pli cacheté, adressé au roi. Ce dernier après l'avoir examiné d'une manière distraite le remet au ministre des affaires étrangères pour en faire lecture).

Mr. le marquis Jean Moreau, (*à haute voix*).—

Monseigneur et mon maître,

Parti il y a trois ans, sous les auspices d'un roi aimé de son pays, pour la terre lointaine du Canada, j'ai vu sa puissance briller au milieu d'un peuple soumis à son autorité. Enfant de la France, je n'avais qu'une ambition, rendre son nom glorieux sur la terre étrangère, qu'un seul désir : continuer l'œuvre d'agrandissement de mon ancêtre, Jacques-Cartier d'illustre mémoire. Ai-je réalisé cette noble espérance ? Sire ! vous le savez comme moi ; j'ai sacrifié ma patrie, j'ai tenté les périls de la mer pour aller porter bien loin sous d'autres

cieux le souvenir de ce mot si cher au cœur français, celui de sa France bien-aimée. Le sauvage qui habite ce continent éloigné ne connaît pas il est vrai notre civilisation, mais c'est un peuple fier et ami : avec une protection efficace nous verrons bientôt les naïfs enfants de la forêt s'asseoir au banquet de la vie intellectuelle et partager tous les honneurs d'une société policée.

Au nom du vieil honneur français, Sire, je vous en conjure : donnez une pensée à ce petit coin de terre qui est assez vaste déjà pour conserver l'amour de son roi, et à un de vos fidèles et dévoués sujets tendez une main généreuse, afin que le spectacle de votre paternelle sollicitude serve à proclamer les bienfaits de votre autorité.

(Signé) JEAN CANADA.

Citoyen de St. Malo et arrière-neveu de Jacques-Cartier.

FRANCIS DE MONCY, (*courtisan*).—Comment, encore le vieil honneur français ! En voilà une belle ! Je voudrais bien savoir si l'honneur de mon pays peut se loger quelque part dans la cervelle d'un peau rouge. Allons, je suis d'avis, moi, qu'on laisse ces gens-là tranquilles chez eux.... Quant à votre brave marin, l'arrière neveu de Jacques-Cartier, comme il s'intitule, si cela suffit à sa gloire ; eh bien ! il peut boire sans cérémonie à la santé de la France, dans le crâne du premier sauvage qu'il aura scalpé... Nous saurons bien lui rendre le salut d'ici.

GEORGE BERNIS.—Mille tonnerres ! il n'est pas difficile ce petit malouin-là. Encore des secours. Et les provisions donc ? Je voudrais bien savoir ce qu'en dirait la Pompadour... Au fait (*à voix basse*), elle a brûlé tant de fois ses vaisseaux pendant sa vie qu'elle doit être parfaitement renseignée sur la navigation au long cours.

Louis XV.—Mes chers ministres. De grâce, ne troublez donc pas le repos de cette bonne marquise. Parlons de choses sérieuses, car je veux en finir avec la glorieuse folie du navigateur de St. Malo. Je dois vous dire, messieurs, que j'ai songé à cet affaire depuis longtemps. C'est une entreprise téméraire que l'établissement d'une colonie française sur la terre d'Amérique. Comment ! après les sacrifices énormes et inutiles que mon gouvernement s'est imposés, on oserait encore me demander de grever le trésor public pour un résultat éphémère. Eh bien ! non. (*Se levant avec colère*). Je le jure en face de la France ; sur l'honneur de ma couronne royale, je ne permettrai plus désormais à un de mes sujets d'aller traîner sur le sol inconnu le nom du pays que je gouverne. J'ordonne : qu'on m'amène ici l'auteur de la supplique que vous venez d'entendre.

(On fait entrer Jean Canada, les autres se retirent).

SCÈNE II.

Louis XV.—Jean Canada.

Louis XV à Jean Canada.—Monsieur, je viens de soumettre à mon honorable conseil la demande de secours que vous faites dans votre lettre afin de mettre à exécution le projet de colonisation du Canada commencé par votre ancêtre.

En référant à des sources bien autorisées, ce conseil a été informé que votre conduite dans cette affaire était de nature à donner des inquiétudes au pays. Nous avons découvert l'organisation d'un vaste complot destiné à mettre en péril la constitution de l'État et la vie de plusieurs loyaux sujets de Sa Majesté qui vous portaient ombrage. En conséquence, je vous donne avis, que vous aurez à répondre de l'accusation portée contre vous et vous serez traité suivant toutes les rigueurs de la loi.

La Cour est instruite de ce fait, et à l'instant même vous aurez à vous justifier devant la commission royale chargée de s'enquérir de votre crime. (*Le roi se retire.*)

SCÈNE III.

(Jean Canada seul sur la scène. Il se promène silencieusement, puis il s'arrête.)

JEAN CANADA (*seul*).—Suis-je le jouet d'un rêve ? Moi dénoncé, moi accusé d'un noir attentat aux libertés de ma nation ?... Non, cela ne se peut pas. Et pourtant je l'ai entendu prononcer cet arrêt fatal qui va me livrer à la colère de mes ennemis !... j'ai lu dans leurs yeux la condamnation de mon ingrate patrie.... Ah ! malheureux !... qu'as-tu donc fait pour mériter ce sort cruel ?...Ils vont venir dans l'instant, tes accusateurs, pour te confondre comme un vil criminel, et tu n'aurais rien à leur répondre!.. Perfidie, lâche trahison ! Quoi ! L'adieu suprême de ma mère au moment du départ, les terreurs de l'océan écumant de rage autour de mon frêle navire... les angoisses poignantes de l'exil... les amertumes de l'ennui... les privations de toutes sortes... oh ! non, rien de tout cela ne me sera compté dans cette infâme dénonciation dirigée contre mon honneur !...La vengeance, la haîne brutale, la tyrannie jalouse auront donc seules le droit de témoigner contre moi !......

(*Avec colère*).—Ah ! arrière, bourreaux, lâches et scélérats, insulteurs de ma patrie ? Oui ! arrière !... Elles ont été forgées pour vous ces chaînes meurtrières que le bras du salut public va river à mes faibles mains.... Et ces noirs cachots où la persécution me précipitera dans l'instant... c'est aussi pour vous qu'ils ont été creusés afin d'y cacher la honte et l'ignominie de vos forfaits...Venez donc, je vous y convie ; l'heure est arrivée pour vous de pronon-

cer entre la sentence suprême qui me voue à l'affront, au déshonneur, et l'arrêt qui me réhabilite et me venge de la complicité du crime... Choisissez...

(*Jean Canada jetant les yeux au ciel, s'écrie après une pause :*)—Mon Dieu ! pardonnez à mon trouble et à la colère qui m'aveugle. Envoyez-moi plutôt le courage qui éclaire et me donne la force de repousser les complots de mes ennemis. Vous savez l'intention droite de ma pensée. Ah ! veuillez faire triompher la sainte cause de la France dont j'ai été l'humble instrument. Protégez le souvenir de Jacques-Cartier, mon noble dévancier.

Par les larmes de ma mère, au nom de tout ce que j'ai de plus cher sur le sol de la patrie, inspirez au Roi l'amour des grandes choses et celui de la justice, afin qu'il écarte les conseils hypocrites des adulateurs. A vous aussi, je pardonne, vous mes compatriotes qui avez détourné vos cœurs des nobles lois du devoir et de l'honneur..... (*Il entend du bruit*).

Les voici qui approchent. Seigneur, ayez pitié de moi... (*Puis faisant quelques pas*). Venez : je suis prêt pour la lutte suprême :...j'abandonne sans rancune le sort de ma cause au jugement que la postérité va prononcer par vos lèvres ! !...

SCÈNE IV.

(Les membres de la commission entrent. Le Roi les précède. Ils prennent place sur la scène.)

Mr. le vicomte de Jolicœur, (*Président de la commission à Jean Canada*).— Prisonnier, vous êtes dénoncé sous le nom de Jean Canada, navigateur, et vous êtes accusé devant votre Roi, d'avoir conspiré contre le salut de l'État et contre la vie de vos concitoyens.

Qu'avez-vous à répondre maintenant à cette accusation ?

Jean Canada, (*se tournant du côté du Roi*).— Sire, devant mon Dieu, je déclare que je ne suis point coupable de l'offense dont on m'accuse. J'aime mon pays et toujours j'ai travaillé à faire respecter le nom français sur la rive étrangère.

Je suis entre vos mains et j'en appelle à votre justice.

Francis de Moncy, (*membre de la commission*).— La défense de cet homme me paraît bien faible. L'accusation est d'une extrême gravité, et ce n'est pas en faisant appel à la clémence du tribunal que l'accusé peut espérer échapper à la rigueur des lois ; cette déclaration ne me suffit pas.

George Bernis.—Évidemment c'est un traître et un imposteur. Il mérite condamnation.

Francis de Moncy.— C'est un visionnaire, cet homme conspire contre l'État et la constitution.

Marquis Jean Moreau, (*membre de la commission*). —Majesté, il importe de discuter sans passion le cas qui nous est soumis. Comme membre de cette commission, mon premier devoir en face de la solennelle déclaration que vient de faire l'accusé est de dégager ma responsabilité du jugement que mes honorables collègues vont bientôt prononcer dans cette affaire. Cet homme, dit-on, est coupable du crime de lèse-majesté et d'avoir porté atteinte aux libertés constitutionnelles de l'Empire. Ou est la preuve ? Et de quel droit, nous, ministres de l'État, pouvons-nous le juger ?

Je le veux bien, messieurs : pour venger l'honneur souillé de notre patrie, le sentiment de l'humanité doit fléchir et s'effacer, mais pour perdre un homme innocent, ne craignez-vous pas de vous faire les complices de lâches assassins ?

Vous le voyez. Il est là devant nous sans défense, comptant sur la justice de ce tribunal. Vous avez l'accusé, où sont les dénonciateurs ? Oui ! la ques-

tion est fort simple....Devons-nous écouter la voix d'un malheureux qui en appelle à son Dieu et à son Roi, ou celle de la haîne qui se cache et qui nous demande une condamnation sans formules et sans motifs précis !

Ah ! le crime de cet homme, il est bien connu....

Seuls les ennemis du nom français sont impuissants à le découvrir.

Vous l'avez lu comme moi, n'est-ce pas, dans son regard calme et tranquille ? Sous ces traits hâves et ridés, une grande et noble pensée s'est longtemps reposée. Pour servir son pays, il a fait cette suprême folie de chercher une terre d'exil et de vivre séparé de toutes jouissances...Il a eu l'humiliation... nous avons eu la gloire....Il vient aujourd'hui encore demander pour la France de nouveaux triomphes... et pour lui le droit d'épuiser la coupe des vicissitudes et des humiliations subies par son ancêtre....

Que lui importe le sacrifice de sa liberté, de sa fortune, quand la patrie est abaissée et gémit dans les fers ?

Ah ! messieurs, je l'affirme devant vous. C'en est trop. Pour de pareilles contradictions il ne peut y avoir place sur le sol d'une grande nation. Quant à nous, si nous avons perdu en face de nos ennemis irrités le pouvoir souverain de la justice, du moins avons-nous celui de la conscience en présence du devoir. Pour moi, quelque soit votre décision et celle du pays, je le déclare hautement, cet homme n'est pas coupable et doit être acquitté.

Francis de Moncy.—Il est coupable.

George Bernis.—Sa conduite exige un châtiment exemplaire.

(Les deux précédents s'adressant au président de la commission.)

Nous vous le livrons.

Mr. le vicomte Jolicoeur, (*Président de la commission à Jean Canada*).—Accusé, vous venez d'être trouvé coupable du crime de haute trahison et d'avoir conspiré contre la personne de votre Roi. Il ne me reste plus qu'un devoir à remplir. Vous êtes condamné à l'emprisonnement pour la vie et vous subirez la peine de votre châtiment sur le sol témoin de vos forfaits...

Que Dieu ait pitié de vous.

Jean Canada, (*au président de la commission*).—Je respecte votre sentence. En face de mon Dieu, je vous abjure que je suis innocent du crime pour lequel je suis condamné ! Adieu chère France ! (*Se tournant du côté du Roi*). Grand Roi ! que Dieu vous protége ! !...

(Le président sonne une clochette, un personnage masqué entre et se dirige vers Jean Canada, il lui met des chaînes aux mains. Jean Moreau descend de la tribune et vient dire adieu à Jean Canada. On amène Jean Canada.)

FIN DU 2ème ACTE.

TROISIÈME ACTE.

La scène représente le salon impérial de Louis XV. Les ministres sont mollement assis. Louis XV, occupe le fauteuil principal. Une table est au centre de la pièce. Elle est couverte de documents et parchemins. Projet du traité de cession du Canada à l'Angleterre.

SCÈNE I.

Louis XV.—Jolicœur.—Francis de Moncy.—George Bernis.

Louis XV (*prenant la parole*).—Messieurs. J'ai crû devoir convoquer une réunion spéciale de votre Honorable Conseil aujourd'hui afin de vous faire connaître les derniers événements qui intéressent le pays.

Depuis que Jean Canada, l'arrière neveu de Jacques-Cartier, est passé en condamnation, un sentiment de satisfaction s'est emparé de toute la France.... De partout j'ai reçu les assurances les plus profondes que votre conduite prudente avait été approuvée....Voulant le bonheur de mes sujets, j'ai tourné mon attention constante à développer les forces intérieures de l'état et à supprimer à l'extérieur toute action tendant à diviser l'unité du pouvoir central....Comme vous pouvez le voir par les rapports du département des affaires étrangères nous avons abandonné toute tentative d'établir une colonie au Canada. L'Angleterre que l'amour d'un faible lucre pousse chaque jour à des entreprises téméraires, convoite ces quelques arpents de neige pour y faire la traite des pelleteries, seul genre de commerce et de spéculation dans ces froids parages. Elle y a déjà des comptoirs et depuis quelques années toute son ambition s'est bornée à suscitér des embarras à nos compatriotes

dans le but de rester maîtresse libre de ce territoire.

A compter de cette époque les relations entre les deux peuples sont par conséquent devenues extrêmement tendues....Des conflits sérieux étaient inévitables....Le temps d'agir était arrivé. Allions-nous laisser périr une poignée de braves colons, victime de son imprudence et de son malheureux sort?... Non...La France qui poursuit une mission de paix et d'humanité n'a pas voulu étouffer ces échos lointains de sa gloire et d'un patriotisme courageux....Désormais, au lieu d'une terre d'exil et de misère, vos compatriotes trouveront sous la garantie des traités l'espoir et la liberté....La nation française fortifiée par une sage alliance, grandira honorée et respectée par ses nombreux enfants.

Pour sanctionner cette brillante conquête de la concorde et de la civilisation vous êtes maintenant conviés, Messieurs, à cette solennelle audience.... Voici les pièces et documents qui se rapportent au traité. A vous de décider.

(Le roi tend les documents à Mr. le vicomte Jolycœur, Premier Ministre. Il lit à haute voix.)

" Nous représentants autorisés des deux puissances amies, l'Angleterre et la France, en vertu des hauts et dignes pouvoirs à nous conférés et agissant sous la puissante responsabilité des parties contractantes avons stipulé et stipulons qu'à compter de ce jour, le Canada, pays situé entre la 45e latitude nord de l'Amérique sera et est reconnu comme état conquis et appartiendra à la couronne d'Angleterre. Avons de plus décrété qu'en considération de cette cession et transfert du territoire Canadien les hostilités sont terminées et chacune des hautes puissances devra mettre bas les armes et congédier ses soldats sous la réserve pour l'Angleterre, l'une des parties contractantes de conserver

un corps de troupes comme garantie pour l'occupation du pays conquis."

Donné sous le seing et le sceau, etc.

Louis XV (*au premier ministre*).—Au nom du pouvoir souverain que la loi m'accorde, je vous délègue le droit d'apposer le sceau de mon autorité sur ce document;...(*à part*) Et que Dieu ait pitié de la glorieuse folie du navigateur de St. Malo.

(Mr. Le viconte de Jolycœur s'apprète à signer.)

Francis de Moncy (*interrrompant*).—Je demande pardon à Votre Illustre Seigneurie... Avant de signer cé parchemin inoffensif, ne vaudrait-il pas mieux déclarer de suite l'usage que notre voisine l'Angleterre fera de cette région glaciale? La Pompadour à peut-être son mot à dire là dessus.

George Bernis (*se tournant du côté du roi*).—Votre Majesté connait la pensée intime de Madame. Peu importe pour l'orgueilleuse Albion l'expression de ses desseins sur les frimas du Canada! Vous possédez le cœur de la Marquise et la France n'a que faire de demander à sa nouvelle rivale un refuge à vos tendresses sous les zones froides que le traité veut lui céder... Pour moi, je le dis en toute conscience: vivre loin des brumes et des neiges du Canada et mourir près de mes chères affections,... voilà, Sire, le mot suprême de cet excellent traité.

Le vicomte Jolycoeur.—Silence, le temps des plaisanteries est passé....Quant à moi, je désire une solution prompte de la question...Il est inutile d'ajouter aucune autre déclaration au traité.

Louis XV (*à ses ministres*).—Messieurs, il s'agit dans le moment d'une affaire d'honneur et non de sentiment. Quelle que soit la décision que je prenne, l'Etat, à qui je dois compte de ma conduite, me demandera peut-être si dans cette circonstance

solennelle j'ai obéi à un mouvement de faiblesse ou si j'ai suivi les conseils de la raison. Dois-je sacrifier les intérêts de la France à une ambition passagère ou écouter la voix d'un malheureux qui cherche à réveiller en moi le cri du devoir ?...Voilà la question.

Mr. le vicomte Jolycœur.—Sire, le devoir d'un grand roi, c'est l'amour de ses sujets ; la paix est le digne couronnement de son autorité. A quoi bon vous alarmer quand le pays reconnaissant vous offre le témoignage de sa satisfaction ?. .

Louis XV.—Hélas ! la gratitude de mon peuple serait peu de chose, si je perds son honneur.

Mr. le vicomte de Jolicœur.—Mais quoi ! l'honneur du peuple français peut-il s'offenser de la banale formalité d'un traité qui offre sa sanction aux espérances d'une nation téméraire ? Non, non, écartez de votre esprit cette préoccupation qui pourrait tourner en une réalité compromettante, le zèle trop discret de votre conscience, et à l'Angleterre laissons le souci de sa défense personnelle.

Louis XV.—Les sentiments que vous venez d'exprimer, mon cher ministre, sont bien l'écho de l'opinion publique. La nation française est lasse de combats stériles et préfère donner au monde le spectacle consolant de la concorde. Mais ne craignez-vous pas qu'en abandonnant au pouvoir de l'ambitieuse Albion le sort de notre colonie d'Amérique, nous n'élevions un rempart dangereux à nos portes ?...Regardez....Fleury déjà est impuissant à protéger nos conquêtes.... Or contre l'ennemi qui menace nos frontières, quelle meilleure alliée la France peut-elle avoir que la noble phalange qui là-bas tient en échec sa vaillance et ses convoitises ?

Mr. le vicomte de Jolicœur.—A l'idée d'une

guerre lointaine et douteuse, votre âme, Sire, voudrait-elle se prêter encore ?... Mais pour l'éclat de votre nom, pourquoi ne pas sceller par une œuvre de paix le sort d'une conquête malheureuse ?

Louis XV.—Et pour la gloire de nos armes, ne vaut-il pas mieux signer avec l'épée sur le champ d'honneur l'infâme trahison qu'on nous présente ?

Jolycœur à Louis XV.—Vous vous exagérez Sire, l'importance de la situation. La volonté de la France vous sert de rempart contre la violence de vos ennemis et les réclamations outrageantes de la postérité.... Au reste ne sommes-nous pas faits pour les luttes pacifiques? Pourquoi se livrer à d'inutiles regrets quand la patrie entière se réjouit et cherche de légitimes compensations à ses sacrifices dans l'exubérance de sa prospérité et le déploiement de ses forces ? O brillante épopée d'un règne de splendeur !...Que signifie cette légère concession que vous allez faire à l'étranger, en présence des bienfaits dont vous avez comblé vos sujets ?... Je regarde autour de moi et partout je vois inscrits les signes de votre munificence et de votre sage protection. Au dehors la Pologne soumise, pacifiée ; la Bavière domptée et finalement réduite à l'impuissance. Et par nos armes victorieuses sur les champs de bataille de Fontenoy, à Raucoux et à Aix-la-Chapelle, n'avez-vous pas posé la dernière étape ou l'ennemi vaincu brisa l'orgueil de sa domination ?...

Voilà les trophées que vous avez accumulés pour la France....Eh bien, Sire, qu'avez-vous à craindre maintenant ? Et que vous importe le succès d'une jeune colonie livrée au souffle incertain d'une lointaine renommée, quand tout ici publie la grandeur de votre nom et votre bienveillante autorité ?...Est-ce que le sang de nos compatriotes n'a pas assez coulé là-bas pour que vous songiez encore à livrer

à d'inutiles boucheries une poignée de braves soldats qui combattent sans honneur comme sans profit ?... Ah permettez-moi de l'affirmer, il est plus digne d'un prince ou d'un roi de chercher à élever son pays dans la gloire des lettres et des sciences que dans l'art de la guerre et par les artifices de la diplomatie.

Louis XV (*au vicomte Jolycœur*).— Cher ministre, je vous remercie de vos bonnes paroles ; mais croyez-moi, elles ne peuvent étouffer en moi cette voix intérieure qui m'émeut et me rappelle sans cesse les responsabilités et les devoirs de la tache qui m'incombe en ce moment. (*Se tournant du côté de ses ministres*).

Messieurs, retirez-vous ; dans le calme et la réflexion, j'ai besoin de peser cette importante affaire. Quand vous reviendrez, ma décision vous sera annoncée. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

(Louis XV seul. Il marche d'une manière agitée, puis s'arrêtant).

A quels tourments mon âme est-elle livrée ? Pourquoi suis-je le complice d'un infâme guet-apens dressé contre la France ?...Indigne héritier des Bourbons, toi le protecteur des libertés et des droits imprescriptibles de ton peuple; ne crains-tu pas que le bras vengeur de la justice offensée ne vienne briser sur ton front le diadème des rois ?... Cruelle punition, vengeance du ciel !...Je ne puis rien contre les ennemis de la nation....Mon cœur est ballotté entre la crainte de désobéir à leurs vœux criminels et le désir de protéger une noble et grande cause :...Oh ! Dieu tout puissant ! Combien de fois j'ai maudit votre divine miséricorde ?... Faites du moins qu'à cette heure difficile, je puisse sauver l'honneur du nom Français et que mon crime soit effacé des souvenirs néfastes de l'his-

toire....(*Il se détourne et se voile la figure. Après une pause*).

Oui ! tout est fini ! De quelque côté que se tourne ma pensée, j'entrevois le spectre hideux du forfait que mes mains vont consommer....Hélas ! c'en est donc fait, pauvre France ! Mes brutales passions vont te plonger encore une fois dans un abime de malheurs !...Fille de St. Louis ! oui, j'ai souillé dans la fange des plaisirs et des voluptés ta belle robe virginale !...Et vous, mânes de Clovis et de Charlemagne, combien vous allez frémir de voir l'auguste couronne de la royauté profanée par mes mains sacrilèges et foulée au pieds par un orgueilleux vainqueur ?...Oh ! cruelle vision !...toi aussi, vertueuse enfant de Domrémy,chaste Jeanne d'Arc, ennoblie par ton courageux martyre ; ne crains-tu pas que l'arrêt de mort, le décret d'anéantissement que je vais signer dans l'instant ne rende inutile l'odieuse condamnation qui sera prononcée contre toi ?...Est-ce que ma main ne va pas élever au cœur de la France un monument de vengeance mille fois plus maudit que le bûcher de tes infâmes bourreaux ?...Et vous, Sainte Eglise, mère de tant de glorieux prêtres et de nobles vierges, qui avez répandu sur toutes les terres de l'univers le secours de votre divine religion, combien vous allez pleurer sur la faiblesse de l'un de vos enfants qui refuse de porter les lumières de la foi et les fruits de la civilisation à des peuplades sauvages... Oh ! funeste vision, éloignez vous de moi,...allez porter dans d'autres cœurs le trouble et l'effroi qui me rongent !...

(Il s'approche du fauteuil et s'affaise dessus, puis agitant la sonnette violemment. A ce moment Jean Moreau entre, il est saisi de l'aspect bouleversé du roi). [*A part*]

Que signifie tout cela ?

(Il s'approche du roi et s'inclinant profondement devant lui).

SCÈNE III.

JEAN MOREAU.—Sire ! quel rêve inquiet tourmente donc votre âme ? votre front est pensif ; vous me paraissez en proie à une vive émotion. Parlez : que puis-je faire pour dissiper la mélancolie qui assiége votre esprit ?

LOUIS XV (*levant les yeux avec tristesse sur son ministre*).—Merci de tant de générosité....Votre présence ici en ce moment me fait du bien au cœur.... J'ai pensé que seul en face de mon immense désespoir, je pourrais retrouver le courage qui m'échappe en cherchant à retracer dans mes souvenirs l'image perdue de la France ; mais hélas, j'avais compté sans ma faiblesse ;... je me sens impuissant à remplir le devoir suprême de protéger mon peuple contre les exigences de l'ennemi.

JEAN MOREAU.—Calmez, Sire, ces noires appréhensions. Ce que le pays demande de vous en ce moment ce n'est pas d'abdiquer votre volonté aux mains de l'ennemi, mais de remplir un acte qui relève votre royale autorité en face de la France abaissée. Chassez loin de vous ces valets et ces courtisans qui vous entourent. L'ivresse de leurs paroles étouffe les grandes impulsions de votre âme....Votre royaume jadis si puissant deviendrait bientôt entre leurs mains un objet de mépris pour les nations environnantes....Votre cœur magnanime,...votre haute intelligence seule, peut le ramener dans le droit sentier et lui faire retrouver son ancienne splendeur...

Dans quelques instants, j'en suis informé, des traîtres et de misérables espions tenteront d'enchaîner votre liberté et d'arrêter l'élan généreux de votre pensée... Je vous en conjure, Sire, confondez ces infâmes desseins... (*avec entrain et conviction*). Et puis, l'heure est solennelle,...vous pouvez encore pardonner la franchise de mes dernières paroles.

(*Lentement*). Souvenez-vous des chartes de l'Empire et des traités qui garantissent la foi des promesses écrites. (*Haussant la voix*). Ce n'est pas assez Sire ; vous donnerez un exemple de la vieille fierté gauloise. D'un trait de plume burinez aux pages de l'histoire l'orgueil de votre race et de votre nom en refusant de signer cet odieux marché qui livre tout un peuple aux chaînes de l'ennemi. (*Il se retire*).

(Ici on annonce un envoyé de la Cour d'Angleterre porteur de dépêches et qui demande à parler au roi).

SCÊNE IV.

Louis XV.—Sir William Malborough et les autres ministres entrant en même temps.

Sir William Malborough.—O Gracieux Roi, permettez que je vienne troubler la paix de vos augustes délibérations en venant apporter au pied de votre trône les sentiments d'une puissance amie. Le cri de votre âme altière est parvenu jusque sur les murs de nos palais et le peuple Anglais s'est ému de vos royales craintes. Ma mission auprès de vous, Sire, est courte, mais elle renferme l'assurance des sympathies profondes que l'Angleterre entretient pour l'illustre personnage qui préside aux destinées de la France. On m'a dit lorsque je quittai la rive étrangère : Allez vers le midi, près d'une cour entourée de toutes les splendeurs de la puissance et de la richesse. Vous y trouverez un monarque qui possède l'affection de ses sujets et dont le bonheur est de vivre en paix au milieu d'eux. Sa royauté est exempte des soucis et des tracas d'une dangereuse administration ; des ministres sages et éclairés l'entourent. Une heureuse tranquilité règne à l'intérieur, pendant qu'à l'extérieur des alliances prudentes fortifient les liens d'une amitié réciproque qui met l'autorité souveraine à l'abri des ruses savantes de la diplomatie

ou des tentatives des ennemis de la nation...Je suis venu, Sire....En retour de notre bienveillante sollicitude dont je vous apporte les gages non équivoques, souffrez que je vous demande cette légère concession que vous refusent de puissants personnages de votre cour.... Par delà les mers, c'est le désir de la fière Albion, une patrie nouvelle s'élèvera par la foi des traités sous le sceptre d'un nouveau défenseur. Et la France unissant sa voix à la nôtre, proclamera les saintes libertés du pacte glorieux qu'elle aura signé par vos mains.

Louis XV à Sir William Malborough.—Seigneur et délégué, j'ai écouté vos propositions avec respect. Vos paroles sont un gage de paix et d'amitié pour nous....Que puis-je faire pour répondre dignement aux vœux de la noble nation que vous représentez ?... Les sacrifices que vous demandez à la France, cimenteraient l'harmonie de deux peuples faits pour gouverner....Mais comment oublier les travaux et les combats de mes sujets pour l'établissement et le maintien de la jeune colonie du Canada ?... Non !... ma conscience se refuse à un aussi lâche abandon de nos droits.... Je vous rends ces documents et cette plume qui allaient devenir les complices de mon crime contre la nation Française.

Sir Wm. Malborough.—Sire, je comprends vos alarmes.... Votre âme fière et généreuse se révolte à la pensée d'une action base et perfide.... Mais croyez-m'en, il ne s'agit pas ici d'effacer les grands souvenirs de la patrie et les devoirs de la reconnaissance publique. L'Angleterre sera jalouse de protéger contre l'oubli et l'ingratitude de la postérité, le dévouement et les hauts faits des enfants du sol conquis.... Et pour vous, qu'avez-vous à craindre ?...Votre nom est désormais attaché à une œuvre sublime...et l'auréole de Jacques-Cartier resplendit autour de votre couronne royale. Cela ne

suffit-il pas au prestige d'un prince et à la brillante renommée du peuple français... Craignez, Sire, de tromper par une fatale et dangereuse illusion les espérances d'une puissance amie et d'enlever au royaume de France cet apanage de grandeur qui lui assure l'immortalité.

Louis XV (*hésitant et à part*).—Dieu de Clovis et de Charlemagne, protégez ma faible volonté...... (*Fort et avec rage*). Ou plutôt punissez mon noir forfait. (*Se tournant du côté de Sir Wm. Malborough et s'apprètant à signer*). Allez dire à votre maître que le roi de France n'a que faire d'un misérable coin de terre perdu là-bas dans l'immensité du désert. Dites-lui que sous le linceul de neige ou gît le Canada Français, un tombeau pour Jacques-Cartier, le hardi marin de St. Malo suffit à la gloire du drapeau de St. Louis.

Jean Moreau (*entre soudainement, et intervenant avec chaleur*).—Non, Sire, vous ne signerez pas cet arrêt fatal.... Votre plume voudrait-elle sur un odieux parchemin retracer le souvenir de la trahison ourdie contre le salut de la France !... Arrêtez ! Le sang des preux coule dans vos veines... Craignez que cette main qui ne se doit lever que pour des œuvres de paix, ne prépare maintenant qu'une semence de haine et de vengeance. (*Se tournant vers Sir Wm. Malborough*). Arrière, vil imposteur. Fuyez ce sol ou viennent se dresser vos embûches et allez dire à votre peuple que si le roi de France à pu céder devant l'outrage, la France révoltée saura résister devant l'honneur. Allez dire encore à la perfide Albion que si on a pu humilier un roi en voulant le spolier, on n'a pu acheter le mépris d'une nation courageuse en lui offrant l'insulte.

Sir Wm. Malborough à Jean Moreau (*avec colère*). —Lâche, misérable ! Est-ce ainsi que vous osez vous

interposer entre moi et l'autorité de votre maître ?... Odieuse moquerie ! pensez-vous rire longtemps de la sorte des glorieuses conquêtes du peuple anglais ? Allons donc ! C'est vous qui l'avez dit par la bouche de l'un de vos hommes : " qu'importe à la France quelques misérables arpents de neige "..... ! Oui : il importe peu au nom français et à un faible roi que ce coin de terre qu'on appelle Canada périsse abandonné là-bas en proie aux lentes convulsions de la misère ;...il importe peu en effet que des milliers de vos compatriotes vivent ignorés sur la terre d'exil se souvenant encore dans leurs cœurs ulcérés de la patrie ingrate !...Ah ! oui, tout cela importe peu, et il importe guère (*avec ironie*), que Jacques-Cartier, le héros immortel, mais trop tôt oublié de vos annales, reçoive la vengeance de la postérité... Mais l'Angleterre n'oublie pas et elle n'oubliera pas, que l'orgueilleux vaincu viendra signer sa défaite et qu'il cherchera l'oubli dans le triomphe du vainqueur...

JEAN MOREAU (*avec colère*).—Que voulez-vous dire infâme valet ?...C'est la honte que vous demandez de signer. Non, jamais.

SIR WM. MALBOROUGH.—Pardon, lâche insulteur!... ce que je veux ; c'est le prix de la victoire, la rançon de la justice obtenue sur les champs de bataille ; c'est le sang des braves que je viens réclamer.

JEAN MOREAU (*à part*).—Ignominie ! ô race deshonorée ! se peut-il faire qu'un roi soit la cause de tant de malheurs et d'humiliation ?...Jacques-Cartier !...... Jean Canada !...... Pauvre France !..... Ah ! pardon !......

SIR WILLIAM MALBOROUGH (s'approchant du roi et lui présentnat la plume. Il supporte le roi défaillant et lui indique sur le papier l'endroit ou il doit signer. Le roi signe.)

Louis XV (*se levant et se portant la main au front s'écrie*) :—France ! Canada ! Adieu ! !......

(Le ministre Jean Moreau jetant un regard de tristesse sur le roi.)

FIN DU IIme ACTE.

QUATRIÈME ACTE.

La scène se passe à Hochelaga. Après les évènements de 1837. Ouverture. Des paysans sont réunis au coin du feu, à la veillée. Chant Canadien. Souvenirs à la France.

SCÈNE I.

Parizot.—Le Père Lamerluche.—Claude L'Epinay et un groupe de paysans canadiens.

Deux habitants se promènent et chantent.

1ER.

Noble France, ô pays de nos chers aïeux
Au Canada, oui sois toujours propice ;
Sur ce sol vit une race de preux
De ton crime oubliant le vil complice.

IIME.

Le noir tyran qui dans son fol orgueil
Voulut un jour broyer nos libertés
A son réveil vit un grand peuple en deuil
Avec son sang tracer ses destinées

EN CHŒUR:

Venez, bergères
Enfants, venez
Sur les bruyères
Venez, valsez.

Pour la France chérie
Répandons des fleurs
Au souvenir de la patrie
Unissons nos cœurs.

Parizot (*paysan canadien fumant sa pipe et écoutant : puis adressant la parole*).—Ah ça ! vous autres, allez-vous finir de chanter comme ça des chansons qui me cassent les oreilles. Depuis quand est-ce que les Anglais vous font des misères que vous parlez toujours comme ça... de pays plein de sang,... de libertés et de tyrans... et d'un tas de choses noires que je ne comprends pas... Dis donc, père Lamerluche, y étiez vous dans ce temps-là ?

Le père Lamerluche (*vieux paysan Canadien, ôtant sa pipe*).—Oh ! que non. Mais j'avons souvenance que mon grand-père m'en parlait souvent quand j'étais petit. Il me disait comme cela qu'y avait eu un gros fracas entre les habits rouges de la Reine et les Canayens de France ;... et puis que le roi avait envoyé de grandes troupes pour aider nos grand-pères à s'battre,... mais qu'il avait oublié le principal... et que la moitié avait crevé de faim et de misère, pendant que lui faisait gogaille là-bas. Ah ! mordine, quand j'y pense, ce n'était pas joli du tout,... il m'en passe encore des éclairs dans les yeux. Et la fin finale de tout cela, pour tout dire, comme mon grand-père m'a rapporté,... le roi a été obligé de passer un papier à l'Angleterre par lequel il nous a transporté bel et bien...animaux...femmes et enfants à cette traitresse. Il faut te dire que ce pauvre roi, ça ne paraissait pas lui faire grand peine.

Parizot.—Oui-da, oui ! sais-tu ben que c'est une histoire triste que tu me contes-là. Franchement j'dois une grosse chandelle au bon Dieu d'être né longtemps après mes parents.... Et ma pauvre Louise, quand j'y pense. Je te demande si elle aurait braillé de s'être trouvé dans tout ce carnage là avec sa vache et le petit bélier noir....Et mon mioche de Napoléon... qui dis comme cela qu'il n'est pas capable de sentir la poudre de mon grand

fusil à pierre... Ah ! pauvre petit (*pleurant*) il serait ben mort de peur en voyant les bayonnettes flambantes neuves des Anglais. Ah ! mon Dieu, quelle chance qu'il soit venu au monde après moi, lui itou... Mais dis donc, père Lamerluche, cette histoire n'est pas beaucoup amusante... J'aime mieux moi, les choses de l'ancien temps. Tiens, l'autre jour, mon voisin Baptiste me parlait comme ça d'un grand voyageur qui était venu dans ce pays dans le principe... et qui avait eu ben de la tablature. Contez moi donc ça, si vous en connaissez quelque chose. En attendant, essayons-nous et prenons un coup ; après tout, ma foi, les canayens ne sont pas des fous.

LAMERLUCHE.—Ah ! je comprends; vous voulez parler de ce matelot qui est venu dans notre pays.

PARIZOT.—Tout juste. Racontez-moi donc son voyage. Il y a rien pour r'monter le moral d'un homme comme de lui rappeler les affaires du temps passé. Tenez... moi qui vous parle... si à l'heure qu'il est j'ai tant peur des loups garroux et des fifollets... c'est parce qu'on m'a toujours tenu sous la jupe de maman. Et pourtant, tâtez-moi cette tête-là :... j'avais la bosse du militaire là-dessus.

LAMERLUCHE.— Ah ça ! j'vois que si vous avez peur des histoires de guerre de votre grand père, il y certaines choses que vous n'avez pas oubliées. Mon grand grand-père me le disait bien... les canayens ont tous un petit penchant pour les histoire d'aventure. Eh ben oui ; à ton service mon garçon. Et écoute ben l'histoire que je vais te raconter....Tu vas voir comment toute cette affaire là est arrivée....Un autre petit coup avant de commencer, ce n'est pas de trop...A ta santé l'ami.

Pour lors donc... il y avait dans ce temps là un homme qui passait pour un joli garçon et qui s'était mis dans la tête de greiller plusieurs bâteaux

pour venir découvrir de terres suparbes. Je dois te dire que dans le temps, il n'y avait pas de canayens dans ce pays-ci. C'était tous des sauvages qui ne portaient pas d'culottes... et ma foi, il y a ben du monde dans les vieux pays qui croient encore que nous sommes des sauvages à l'heure qu'il est.

PARIZOT (*se tatant*).—Oui-da ; moi un sauvage. Ah ! je voudrais bien qu'il en vienne un canayen pur sang comme moi.

LAMERLUCHE.—Or donc, c'était un marin. Il se nommait...... je pense, Jacques-Cartier. Il n'avait jamais piloté par ici,... mais un fin merle par exemple....Ça été le premier de par là-bas à découvrir la grande rivière. Il visita toutes les côtes et en arrivant dans l'embouchure du fleuve au détour d'une place qu'ils appellent la Gas... Gaspasie, il planta une belle croix pour remercier l'bon Dieu de son heureux voyage....Tu vois que c'est ben joli de sa part. D'ailleurs c'était un chrétien craignant Dieu et comptant sur sa part de paradis....Sur sa route il baptisa plusieurs places : la Baie-des-Chaleurs, Anticosti, l'Ile d'Orléans, Stadacona ;... puis il remonta le fleuve et c'est ici à Hochelaga qu'il est venu débarquer. C'est un bel honneur pour la paroisse comme tu vois.... Tu peux penser quelle fête en arrivant.... Il donna plusieurs paires de culottes à des gens de la place qui n'en portaient pas dans l'temps.... La mode a bien changée depuis et je ne pense pas qu'il y en ait un seul aujourd'hui qui s'en prive dans la localité.

PARIZOT.—Ah ? faut pas s'y fier, père, faut pas s'y fier. Il y en a ben qui pensent que la Baie des Chaleurs n'est pas loin d'ici et qui en profitent pour... hisser la voile au vent. Mais entre crochets je vous dirai que cela n'arrive que sur la grève..... en été... à l'innocence tapageuse... et pardine,...

la côte est joliment haute et complète bien la chemise.

Lamerluche.—V'la ce que c'est que l'amour de la tradition, mon ami. Eh bien, malgré tout, j'crois, moi, que c'est pour ça que le Canada n'est pas un pays de sans culottes aujourd'hui. Au lieu de faire des révolutions dans les principes et les mœurs comme en 93, on tâche au moins depuis le temps des sauvages d'améliorer le systême du bon roi Dagobert...... quand on n'a pas d'culottes on tourne...... celle de son voisin à l'envers....Badinage à part, pour revenir à mon sujet, il parait que les naturels du pays avaient été flattés de la bonne façon du marin. L'histoire rapporte qu'ils emplirent les poches de Jacques-Cartier et de ses suivants de galettes de blé d'inde en retour de leurs offrandes...Après quelques jours de séjour dans notre place Jacques-Cartier s'en retourna à la cour de France et rapporta au roi qu'il avait trouvé nu beau pays traversé par une belle rivière. Le roi qui s'amusait à danser le cotillon et à tourner des sornets avec les dames de la Cour le reçut comme un chien dans un jeu de quilles....Tu peux penser s'il resta penaud ; cependant c'était un garçon résolu. Il alla de nouveau trouver le roi et il fit tant des pieds et des mains qu'il réussit à obtenir quelques secours. Au premier abord Cartier fut tenté de se décourager, mais il se décida à revenir au Canada, avec le peu qu'il avait.... Mal lui en prit car il attrapa gros de misère dans ce voyage là. D'ailleurs ceux qui restaient ici avant nous autres ne le reçurent pas comme un Monsieur.

Parizot.—Pauvre garçon, il a eu affaire à un tas de sans cœur, à commencer par le roi...Tiens : moi tu me connais, je n'ai qu'une petite chaloupe et ma foi, j'y aurais prêté pour son voyage.... Et sur ma part de paradis, c'est pas moi qui l'aurait mal_

traité comme ces maudits chiens.... Rien qu'à y penser, les larmes m'en coulent des yeux.... Mais à propos sans t'interrompre dans ton discours ; sais-tu ben que les Anglais sont plus gentils que ça... Papineau avait ben tort de faire tant de train.

Claude L'Epinay.—C'est vrai cela : ce n'est pas la France ni la Pompadour qui auraient fait pour Cartier et ses gens ce que l'Angleterre nous accorde depuis quelque années. Est-ce que Jacques-Cartier d'ailleurs n'a pas mérité d'être puni pour avoir enlevé des sauvages dans son voyage ? Ah ! vous autres les patriotes, vous n'avez pas de reproches à faire à l'Angleterre. C'est-elle qui vous a donné la liberté, l'air et l'indépendance que la France vous a refusés si longtemps... Tenez, père Lamerluche, vous et vos amis avec le grand Papineau comme vous l'appelez, vous avez tous été une bande d'exaltés.... Ah ! vive l'Angleterre, vive le régiment.

Lamerluche.—Tais toi, lâche poltron, traitre à ton pays. Ah ! vous appelez cela de la liberté par chez vous que de faire pendre vos compatriotes et de laisser piller vos maisons par l'ennemi. Tiens, en voilà (*lui montranl une corde*) de la corde pour faire danser ta carcasse, vilain garnement.... Par ma tuque bleue, sors d'ici...ou ben la raclée va être bonne.

Claude L'Epinay (*sortant à reculons*).—Comme vous y allez rudement, l'ami. S'il n'en tient qu'à ça, père, ce sera vite fait.... En temps et lieu vous aurez de mes nouvelles. Pour le moment, au revoir père Lamerluche et sans rancune. (*Il sort*).

Lamerluche (*riant à gorge déployée*)—Il n'y a pas de quoi, Monsieur du bureaucrate ; quand le cœur vous en dira ;... un petit mot dans le tuyau de l'oreille et je suis votre homme.

Parizot.—Dites donc, père, vous n'y allez pas de main morte avec ce gaillard là. Il parait qu'il n'aime pas beaucoup la France, votre homme. Ça tout l'air que votre histoire de tout à l'heure lui fait trouver le nouveaurégime assez bon...Et puis... qui sait si son écurie ne cache pas quelque don royal ?...Quant à Papineau, eh ben !... ma foi, c'est une autre affaire ; il y en a tant qui nous ont reproché depuis ce temps-là de nous être laissés blaguer par lui :... rien de surprenant qu'il lui fasse une petite façon.

Mais à propos, finissez donc de me raconter cette affaire de Jacques-Cartier ; cela m'intrigue de savoir comment tout cela à tourné.

Lamerluche.—Si cela vous fait plaisir, je continue. D'ailleurs ce n'est pas long.

Comme j'avions l'honneur de le dire tantôt, Cartier était venu ici pour une seconde fois. Les naturels du pays qui se rappelaient du vilain tour qu'il leur avait joué dans le voyage précédent, lui firent une mine ben courte à son arrivée. Cartier qui n'était pas un manchot, s'aperçut de la chose dans un clin d'œil. Il tâcha d'apaiser les gens, mais voyant qu'ils étaient toujours ombrageux il se décida à retourner en France. Cette fois-ci on ne fit pas mieux dans son pays natal.... Le roi et son entourage commençaient à avoir des idées curieuses sur le Canada et Jacques-Cartier. On aimait mieux s'amuser, boire et manger à la cour que d'écouter les plaintes de ce malheureux garçon...Fallait voir ça. Je n'y étais pas comme de juste, mais j'en ai eu des nouvelles.... Ce n'était partout que dîners, festins et ballassons de toutes sortes.... Je t'assure que nos petites épluchettes ne sont rien à côté de ces ragoûts-là.... Malgré toute cette musique, Cartier tenait à expliquer son affaire au roi... Mais on finit par s'impatienter ; les valets et les courtisans qui aimaient mieux la gaudriole que le

défrichement de notre place firent passer Jacques-Cartier pour un fou et une espèce de maniaque... Finalement on ne s'occupa plus de lui, mais il n'y a pas longtemps la question est venue sur le tapis : un de ses petits parents du nom de Jean Canada voulut tenter l'entreprise de son bisaëul et s'adressa au roi pour avoir un peu d'aide.... Vous savez ce qui est arrivé. Les messieurs de la cour commencèrent à dire qu'il voulait jouer le même tour que Jacques-Cartier et firent accroire au roi qu'il conspirait contre lui et demandèrent son procès. Mais je n'appelle pas ça un procès, moi. Il n'y avait pas seulement un juge de paix du chef-lieu.... D'un tour de main, on bâcla son affaire ;... le temps de le dire... notre homme fut empoigné et v'lan on le fourra en prison.

Parizot.—Mordine ! est-ce possible qu'on ne se soit pas plus occupé de Jacques-Cartier que ça ?.... Ah ! les cruels... Et dire que c'est lui qui le premier a amarré son canot sur la grève d'Hochelaga et qui a eu l'honneur de donner le premier coup de hache dans notre forêt.... V'là ce que c'est que les petites vengeances. Ah ! race de mes ancêtres,... si vous aviez comme moi du sang dans les veines, quelle jolie fricassée vous auriez faite de toutes ces gens là...... Mais au fait père, savez-vous ce qu'est devenu ce pauvre Jean Canada ?

Lamerluche.—Pour ça, l'ami, je n'en sais pas beaucoup plus long. J'ai ouï dire dans le temps par plusieurs de mes voisins plus éduqués que moi et qui avaient lu dans les gazettes qu'il était mort au milieu de sa famille. D'autres m'on rapporté qu'il avait été jeté dans une prison où il avait succombé de faim et de misère. Enfin j'ai ouï dire qu'on l'avait envoyé dans un endroit inconnu de tout le monde avec des chaînes à ses pieds et ses mains et on n'en a jamais entendu

parler de puis. Est-ce vrai ? Est-ce faux ?... C'est plus que je ne puis dire, tant on a raconté d'histoires invraisemblables sur son compte.

Parizot —Quelle triste histoire tout de même ; ça tire les larmes des yeux. C'est dommage qu'un bon homme comme Jacques-Cartier qui a fait tant de bien à son pays ait été si mal récompensé....C'est pas nous autres les canayens de notre temps qui l'aurions laissé maltraiter comme cela. Ils en auraient eu une qui s'appelle tous ces fréluquets-là.... Eh bien, père, je vous remercie tout de même de nous avoir intéressé comme cela. Mais des hommes de ce calibre, père Lamerluche, (*en pleurant*)... ça ne devrait jamais mourir.

Lamerluche.—Je dis comme toi, mon brave.... Il n'y a qu'une chose pour nous consoler : son souvenir vit toujours parmi nous... et du haut de sa gloire j'en suis sûr, Cartier protège le Canada.

Parizot.—Tout cela, c'est bien beau et c'est peut-vrai,.... mais il m'en reste toujours quelque chose sur le cœur... Ah ! tenez, si j'avais un peu d'inducation, c'est moi qui en écrirait une lettre à la reine... et une belle par dessus le marché,... et je lui dirais tout court... comme ça : Madame, écoutez : la justice, c'est la justice. Cet homme là à encore beaucoup de parents dans le pays et des amis qui veulent garder son souvenir ; des médailles,...des honneurs.... cela ne suffit pas,... c'est bon à conserver dans la famille...voilà tout. Ce qu'il nous faut ;... vous allez nous aider à élever un monument à la mémoire de Jacques-Cartier...et c'est à Hochelaga que vous le placerez....Tant qu'à Jean Canada, mort ou vif,... on le sortira ben de prison un jour ou l'autre, s'il y est encore.

Lamerluche.—Bien trouvé pour un habitant ; tapez-là mon cher ; j'en suis de votre idée....Qu'en dites-vous, les amis ?... le plan vous va-t-il ?...

(*Tous ensemble*) Oui, Oui.

Lamerluche.—C'est décidé. Demain on fera écrire une belle grande lettre à la reine... sur du beau papier...par Monsieur le Curé et le maire de la place... Elle n'a peut-être pas beaucoup entendu parler de Jacques-Cartier dans sa vie notre reine,... mais c'est une bonne femme... et les anglaises commencent à nous aimer ;... je suis bien sûr qu'elle sera contente de voir l'écriture de Monsieur le Curé et le sceau de la corporation.

Parizot.—Très bien, mais n'oubliez pas non plus d'envoyer un petit mot à la France. Et St. Malo ! (*avec enthousiasme*) Oh ! une poignée de la terre natale seulement pour y faire pousser la fleur du souvenir.

Lamerluche.—Mon récit ne peut mieux terminer, mes amis. Merci de votre attention et de vos nobles sentiments. L'heure avance ; c'est le temps de se retirer et d'aller chercher un peu de repos à nos émotions. Demain au point du jour je mettrai votre projet à exécution.... Bonsoir et au revoir.

FIN DU IVme ACTE.

CINQUIÈME ACTE.

La scène se passe sur la Citadelle de Québec, quelques années après, et représente l'intérieur d'une prison. Un géolier regarde de temps en temps à travers d'une porte grillée placée dans le mur. Un aide de camp fait la garde à la porte de la prison.

SCÈNE I.

Arthur.—Henri.

ARTHUR [géolier] (*seul, se promenant. Il ramasse un papier, qu'il essaye de lire. Après une pause : regardant l'auditoire*).—C'est curieux tout de même comme les canayens aiment à envoyer des papiers à l'Angleterre....En voilà encore un... et c'est toujours la même ritournelle : Soumission respectueuse à l'autorité, bonheur de vivre sous la couronne Anglaise ; amour au pouvoir établi....Grands mots,... belles phrases,... et tout cela pour avoir une beurrée de plus. (*Avec dédain*). Et c'est vrai comme deux et deux font quatre ; la lettre le dit clairement. Cette fois, c'est un monument,... demain ce sera un autre gouverneur ;... toujours des fantaisies comme ça. Ah ! quelle vilaine engeance !...Et quand faut penser que moi,... un honnête homme,... je suis ici, exerçant un métier infâme ;... moi réduit à être le gardien d'un prisonnier,... d'un innocent peut-être. Et pour cela j'ai tout sacrifié : l'honneur,... la foi promise,... ma dignité,... et que sais-je encore ? Oui, tout cela, pour une misérable pitance,... pour une bouchée de plus... Non, ce n'est pas possible ; c'est assez de persécution et de basse trahison. Ah ! qu'ils viennent les auteurs de cette odieuse conspiration ! C'en est fini.

(Il se dirige du côté de la porte grillée et tirant sa clef pour l'ouvrir. A ce moment l'aide-de-camp entre dans la pièce et se précipitent vers le géolier.)

HENRI. — (*prenant le géôlier par le bras*).— Que faites vous là, malheureux!... est ce de la sorte que vous exécutez les ordres de votre maître et que vous répondez à sa confiance ? Ah ! vous croyez que ce n'est pas assez d'avoir acheté votre complicité ; prenez garde. Votre tête répondra du coupable qui gémit dans ce cachot....Voyez cette épée ; eh bien ! obéissez de suite ; sinon dans vos entrailles jusqu'à la garde à l'instant je vais l'enfoncer.

ARTHUR (*laissant tomber ses clés et tout tremblant.*) —Pardonnez, Monsieur ; je vous l'assure, vous vous méprenez sur mes intentions. Depuis dix jours ce misérable repose sur l'unique couverture que l'état a mise à ma disposition....Quelle triste nudité pour le seul prisonnier confié à ma surveillance ! Eh bien, j'ai eu pitié de lui. J'ai voulu lui faire trouver un peu d'air et de vie en lui ouvrant cette salle spacieuse ou il pourra voir le jour et respirer un petit parfum de liberté....Il y a un instant, il s'est plaint de l'humidité de sa cellule ;... j'ai eu compassion de lui et j'allais l'inviter à venir s'asseoir à mes côtés sur le banc de bois que vous voyez ici, quand vous êtes arrivé à moi pour m'empêcher d'ouvrir la grille... Ah ! croyez moi, Monsieur ; j'appartiens corps et âme à mon devoir et je ne médite aucune mauvaise action.

HENRI. — J'accepte vos excuses, vilain chenapan ;... mais gare à vous une autre fois. On ne joue pas avec le service ici. Si vous nous trichez, on saura ben vous coller sur le fauteuil. Tenez, au lieu de vous tenir à la porte du cachot, vous feriez mieux en attendant de balayer la place ; elle commence à être sale... et dans l'instant vous recevrez la visite de hauts personnages.

(Ils se dirigent tous deux vers le milieu de la pièce. L'aide-de-camp prend le papier, qui est sur le plancher et jette un regard rapide dessus. Puis il sort en le laissant tomber par terre.)

SCÈNE II.

Arthur [seul].

Arthur (*regardant aller Henri ; puis après un moment de silence*).—Diable, je l'ai paru belle. Encore un cheveu, et j'étais flambé. Ah vilain métier ! Quand en aurais-je fini avec tout ce tripotage là ; car enfin, quel autre nom donner aux serviles fonctions que je remplis en ce moment ? Mais bah ! Ayons le cœur content... On en a bien vu d'autres dans l'histoire... et des gens pas mal futés encore qui ont eu dans leur vie des missions guère plus honorables que la mienne à exercer... et s'en sont-ils plus mal portés pour tout cela ? Non... Eh bien, dors tranquille, Arthur ; d'abord que ton lit est bien garni, c'est tout ce qu'il faut.

(Quelqu'un frappe à la porte. L'aide-de-camp introduit un brillant personnage. Il s'avance vers Arthur et lui tendant la main amicalement.)

SCÈNE III.

Arthur et Alexandre. (Suite.)

Alexandre *Intendant Général de l'Etat*).—Je te tends la main, cher ami. Ayant été informé que tu semblais faiblir dans tes bonnes dispositions, je me suis hâté vers toi....Allons, mon brave... pas de fausse honte ; tu le sais... ici nous sommes égaux tous deux... Que redoutes tu ?...est-ce ce prisonnier inoffensif qui expie dans les fers le zèle outré de ses nobles défenseurs ?...Prends garde ; j'ai payé assez cher ton silence et ta trahison : Nous jouons la partie à deux....Tu es l'instrument... je suis le bourreau....Crois-tu que ma besogne soit moins sale que la tienne ?...Pour servir notre maître commun, j'ai au poids de l'or acheté les consciences... fait des pactes infâmes.... Toi-même, tu es la proie de l'ignominie... et la victime de ma honteuse cor-

ruption. On me dit que tu souffres d'être le gardien obscur et honni d'un esclave livré aux chaines... Pourquoi rougirais tu ?... ne suis-je pas mille fois plus conspué par mes sordides valets ?...Oui ! tu dois rester ici... car c'est ici que doit se livrer le dernier combat...Je le sais :...nos ennemis pénétreront jusque dans ces murs, et ils s'efforceront d'arracher aux fers et à la mort l'innocent auquel nos passions l'ont condamnés... Il ne faut pas l'échapper cependant... Et sur quel autre puis-je compter que sur toi... toi, le complice de toutes mes haines et de toutes mes infamies... D'ailleurs le crime est moins grand, quand on savoure à deux la honte... Ainsi... courage, et surtout... pas de faiblesse.

ARTHUR.—J'obéis. Pour cette noire action je suis prêt depuis longtemps....Mais, tu le sais : mes mains hier encore traçaient de solennelles promesses... et près du berceau de la constitution, je venais m'agenouiller en chantant le refrain de la liberté...J'ai frémi en voyant ces chaînes et cette prison se lever sur cette glorieuse personnification de l'honneur et du devoir... J'ai eu peur... en pensant que moi... le lâche esclave de tes passions, je devais fermer les verroux sur notre commune victime...Qu'en dis-tu ? suis-je assez bas dans l'échelle des turpitudes ?

ALEXANDRE.—C'est assez de paroles inutiles. Surveille bien ta proie et ne t'inquiète pas du reste... Tu peux compter sur ma fidélité....Quant à moi, il me faut au dehors épier l'ennemi afin de frapper au moment propice le coup qui devra nous rendre maître du terrain....Adieu, et surtout... n'oublie pas mes conseils. (*Il sort*).

SCÈNE IV.

Arthur [seul].

Arthur (*après un moment de silence*).—Il n'y a pas à reculer ;... les ordres de mes chefs sont clairs,... précis...Ah cruelle fatalité !...(*il s'approche de la grille et examine puis reprend*). Quels traits vénérables !... Sa figure est calme... et jamais sommeil plus doux n'est venu se reposer sur les paupières d'un malheureux... Et pourtant combien de terribles secousses il a enduré depuis qu'il est ici ?...Je m'en rappelle encore ;...mes ancêtres m'en ont conté l'histoire maintes et maintes fois ;... mon père même m'avait précédé au chevet de ma victime....La chose est bien courte à dire.... C'était un tout jeune enfant lorsque les premiers bruits de guerre retentirent à ses oreilles....Depuis cette époque, il a vu se succéder toutes les étapes de cette longue période d'agitation...La colonie sortait à peine de son enfance, que déjà il assistait à la lente agonie d'un peuple de braves abandonné à son sort,... impuissant pour résister au choc d'un ennemi plus nombreux....Plus tard le despotisme militaire érigé en autorité souveraine inaugurait sous ses yeux le règne de la terreur et de la tyrannie et battait en brèche le dernier vertige des glorieuses concessions du vainqueur...et la foi solennelle des traités...Que de fois n'a-t-il pas pleuré dans ces jours néfastes en songeant à l'nutilité des sacrifices des enfants de la patrie...et du sang par eux répandu pour repousser les empiètements de l'étranger révolté ?...Et combien pénible dut être l'angoisse de son âme, quand il vit... vingt ans plus tard... à la suite de ces combats sanglants pour la liberté britannique, de nouvelles victimes tomber au champ d'honneur...afin d'affirmer le joug orgueilleux d'un tyran oublieux de leurs gloires ?...L'histoire s'est continuée... A peine 1812 s'était-il effacé de sa mémoire,.. que les lutes

de l'oligarchie anglaise contre le pouvoir populaire l'appelaient sur le terrain brûlant de la constitution et des garanties....Epoque tourmentée s'il en fut jamais... sublime manifestation d'un peuple dans laquelle l'héroïsme de nos pères se réveilla aux chants de la liberté et du patriotisme révolté... Par eux la pensée du noble fondateur se transmettait d'âge en âge et les souvenirs du passé se réflétaient dans la courageuse revendication de leurs droits foulés aux pieds... Hélas !... triste spectacle pour ce glorieux témoin des jours d'autrefois !... Ce ne fut pas assez de la défaite... il fallut encore l'ignominie... et—c'est incroyable,— lui... le captif de cette longue et douloureuse épopée, traina son boulet d'infamie jusque dans les bagnes et vit...dans une vision infâme... l'aspect sinistre des échafauds dressés pour des héros martyrs !... Voilà les impitoyables bourreaux qui se sont acharnés à sa perte et à sa destruction... lui... la personnification du droit... de la justice, de l'honneur... et de l'autorité constituée... Eh bien !... n'est-ce pas assez de ce cruel emprisonnement... sans y ajouter l'assassinat ?... Mesmains déjà complices sont-elles prêtes à étouffer le dernier cri de cette victime qué le sang des exécutions publiques a régénérée et rendue à la liberté ?... (*avec vivacité*) Ah ! c'en est trop, noble et courageux prisonnier :... sors de tes cachots ?... c'est la trahison qui t'a jeté dans les fers... c'est la trahison qui brisera ces liens maudits...

(Il se dirige vers la grille. L'aide de camp entre en ce moment avec Parizot.)

SCÈNE V.

Arthur, Parizot et Henri.

HENRI—Holà ! l'ami ! qu'avez-vous donc sur le cœur ce soir ; on dirait comme ça que vous avez des remords. Allons,...un peu de hardiesse... et pas

de contes en l'air pour rien... Tenez, (*lui présentant Parizot*) voici un gai luron qui se dit de vos parents et qui veut vous voir ;... ça changera vos idées de faire un petit bout de conversation avec lui.

Parizot.—Salut, Monsieur le tourne-clef. Je suis bien aise de venir faire votre connaissance....Il y a un instant en passant par ici, j'ai saisi des mots vagues à la porte de cette prison, et il m'a semblé que je n'étais pas tout à fait étranger à vos paroles. J'ai demandé à cet homme qui est ici, ce que ça voulait dire et je suis entré....Ah ! Monsieur, je vous assure que j'en connais long sur ces affaires là........... Tenez,... moi qui vous parle,... j'ai vécu dans le temps de votre père ;... il occupait votre place et bien souvent je venais voir un de ses prisonniers du nom de Jean Canada,... un vénérable vieillard victime de la persécution et qui au dire du père Lamerluche a passé par tous les malheurs possibles...Vous parliez de 1837....C'est ça que c'est une histoire pas drôle, celle-là. Si vous aviez vu Delorimier, Cardinal, Duquette et d'autres braves canayens qu'on a été pendre comme des chiens après les avoir traîné dans les prisons ;...vous ne resteriez pas longtemps géolier....Rien qu'à y penser, j'écume encore de rage...Si je n'étais pas si vieux et si cassé, j'irais ben encore me battre comme à mes vingt ans pour la liberté de mon pays....Mais c'est assez. Dites moi donc ce que vous faites ici. Vous m'avez l'air pas mal abattu pour un homme qui n'a rien à faire....Allons ! voici un banc pour vous asseoir. Et puis si le cœur vous en dit (*en sortant une bouteille de dessous son habit*) voilà de quoi vous donner de la gaîté.

(Ils vont s'asseoir.)

Arthur (*acceptant la bouteille et prenant un coup*). —Merci l'ami, tu me fait grand bien.

Parizot.—Buvez ; il n'y a pas de quoi. Par chez

nous, c'est toujours comme ça ; on prend en famille.

ARTHUR.—Tout de même, je n'oublirai jamais tant de bonté de ta part ; car vois-tu, je suis bien malheureux.

PARIZOT.—Voyons : pas trop de langage... et surtout faut pas gaspiller ma boisson avec des niaiseries.

ARTHUR.—J'y consens ; mais pour l'amour de Dieu, écoute ce que je vais te dire : tes lèvres ont prononcé il y a un instant un nom dont l'écho torture sans cesse mon âme.... Tu l'ignores peut-être, mais chaque jour, les murs de cet obscur réduit le répètent à mes oreilles,.... et chaque jour, grâce à la trahison et à l'infâme cupidité qui me dévore, je renouvelle au profit de vils corrupteurs le supplice toujours répété de l'ignominie contre la patrie enchaînée. Tiens, (*il se dirige vers le milieu de la place et ramasse le papier*)...pendant que mes maîtres livrent au vent de l'oubli et à la froide humidité des cachots la proie décharnée de cette odieuse conspiration, on laisse trainer comme un rebut dans la vile poussière de la prison les reclamations généreuses de tout un peuple... Voyez et lizez ce document....Ce sont des accents douloureux et ils étaient dignes d'arriver jusqu'au pied de l'autorité comme un cri d'espérance et de revendication nationale!...Hélas ! ils sont demeurés sans écho....Jamais peut-être ils n'ont eu d'autres témoins que ces murailles ténébreuses !...

(Il tend le document au paysan.)

PARIZOT (*abasourdi et prenant un ton respectueux*).—Pardon Monsieur, je n'ai pas la chance de pouvoir lire ces papiers là. Mais votre récit m'intéresse et je serais curieux d'avoir lecture de ce document.

(Il remet le papier au géolier.)

Le géolier lit :

A Son Excellence Lord Sydenham

Gouverneur de la Province de Québec.

Salut :

" Vos soussignés, habitants d'Ho-
" chelaga exposent très respectueusement, que
" mûs par un sentiment patriotique et voulant
" conserver un souvenir durable de nos ancêtres,
" ils ont cru devoir s'adresser à vous pour de-
" mander l'appui de votre sanction en faveur d'un
" projet qui devra rappeler aux générations futures
" les défenseurs de la patrie et de nos libertés.

" Vous le savez, Excellence, au début de la co-
" lonie, lorsque la France avide de conquêtes,
" offrait sa protection à l'héroïsme de quelques
" hommes faibles et sans ressources, un courageux
" marin venait sur nos bords jeter les premières
" semences de la civilisation européenne.

" Eh bien ! Hochelaga se souvient encore avec
" bonheur de Jacques-Cartier, du hardi pionnier
" qui arbora sur cette terre le drapeau fleur-de-
" lysé et l'étendard de la foi.

" Des jours d'une gloire sereine semblaient se
" lever au seuil de cette entreprise sublime et al-
" laient couronner les espérances d'un jeune peuple,
" quand un fatal oubli s'est apesanti sur cette bril-
" lante destinée et livra sans retour l'avenir d'une
" poignée d'exilés aux calculs d'un étranger. Mais
" si les souvenirs de la France étaient toujours chers
" à nos pères ces derniers n'ont jamais oublié, malgré
" les épreuves et l'adversité, la sage protection de
" l'Angleterre sur eux. Les traditions de respect
" et de soumission pour l'autorité établie se sont
" transmises jusqu'à leurs fils comme des témoi-
" gnages de la fidélité héréditaire des familles et
" aujourd'hui les enfants du sol conquis, confon-
" dant dans une même pensée les droits de leurs

" nouveaux maîtres avec les fières aspirations de
" leurs ancêtres viennent solliciter auprès des re-
" présentants d'une noble race la réparation d'un
" acte de justice....Donnez donc, Excellence, un
" exemple généreux, qui en mettant d'une manière
" durable sous les yeux de notre population
" la grande figure de Jacques - Cartier, puisse
" attirer sans cesse sa reconnaissance et son admi-
" ration. Un monument ; telle est la récompense
" nationale qu'Hochelaga réclame de vous, au nom
" d'un héros, d'un patriote et d'un chrétien..........

Parizot (*arrachant avec excitation la lettre des mains d'Arthur et reprenant avec vivacité*).—Mais, c'est la lettre de notre curé.

Arthur.—Comment !

Parizot.—Oui !...c'est bien cela. Je m'en rappelle comme si c'était d'hier. C'est ici (*indiquant du doigt*) qu'à signé Monsieur le maire,...et moi donc... mais non, je ne savais pas signer....Qu'importe ;...j'en suis positif ; j'ai fait ..là...ma croix sur le papier......Oh peut-on oublier si vite...C'était,... si je ne me trompe, (*hésitant*) Claude Mathurin qui était témoin et puis ...... quel autre donc ?...... Jean Ladouceur je crois. ..... Tenez...... regardez-ici, ... a cet endroit. (*Vivement*) C'est bien cela, mon cher monsieur. Nest-ce pas ?......Eh bien oui ;...... c'est la vérité vraie tout cela....Ah ! bon Dieu...est-ce possible,...non,...ce n'est pas croyable,...c'est un rêve... (*s'arrêtant tout court et fixant le géolier*). Mais comment ! est-ce vrai, Monsieur que vous laissez salir des papiers comme ça dans des appartements tout crottés ?...Misérable que vous êtes !...Quand je songe que la *surplique* de toute notre paroisse roule comme ça...depuis des années dans les ordures et le crotin des prisons !...Il ne manquait plus que ça. (*Marchant avec colère*)...... Oh ! j'en saurai le court et le long...... ou ma tête descendra de mes épaules.......Le père Lamer-

luche avait bien raison de le dire en secouant sa grosse tête échevelée : Oui ! ils appellent ça des hommes d'affaires eux ;......des gens qui ne répondent seulement pas à nos lettres ;...mais quand il s'agit d'avoir nos votes,...ils savent ben nous faire patte de velours et nous envoyer chercher en beaux carosses....Moi je pense aujourd'hui comme le père Lamerluche....Eh ! race d'ingrats, va !...Après tout ça,...je vous le demande.....si les gens de par chez nous vont être bien fiers, mais que je leur conte ce vilain tour. (*Se tournant du côte du géolier*). Ah, mordine Monsieur,... plus de quartier,... et adieu les courbettes et les airs cajoleux... En avant le nouveau régime et patte d'ours sur toute la ligne (*il s'avance pour frapper le géolier*).

Arthur (*se recule à la hâte et évite le coup et d'un air ébahi*).—Mais dites donc, l'ami,... qu'ai-je à faire avec tout cela, moi ?... Voyons, en douceur... et tachons d'arranger ce petit détail tranquillement.

Parizot (*reprenant haleine*).—C'est bon,... mais expliquez-vous vitement... car,... comme je suis là,... je n'ai pas l'humeur facile.

Arthur.—Que voulez vous que je vous dise enfin,... Tout ce que je sais, c'est que ce papier est tombé de la poche d'habit de Monsieur l'aide-de-camp quand il est venu visiter le prisonnier que nous avons ici... Comme il paraissait usé et noirci, je n'ai pas songé à l'examiner, plustôt pour voir ce qu'il contenait.

Parizot.—C'est une pauvre raison,... mais je vous excuse tout de même. Un qui n'est pas blanc de son affaire,. . je vous le promets sur les cheveux de ma tête,... c'est Son Excellence. On dit qu'elle a fait ben d'autres petits coups déjà... Qui vivra, verra,... on peut en faire encore des surpliques par chez nous, allez ;... et celle-là,... elle se rendra,... à la peine de l'envoyer à notre Dame la Reine,... par la grande corde de fer,... par dessous la mer.

Arthur.—Vous vous fâchez, l'ami... Ce n'est pas comme cela qu'on punit son monde. Croyez-vous que c'est la faute de Son Excellence si cette affaire là a été oubliée?...Il y a gros d'ouvrage à faire dans un gouvernement, allez... Il n'y a rien d'étonnant que ce papier ait été écarté dans les bureaux ou jeté au panier.

Parizot.—En v'là une explication;... je vois ben que vous ne connaissez pas ce que c'est qu'un habitant de la campagne... Eh bien, chez nous,... si vous voulez le savoir,... on n'oublie jamais de donner du foin aux vaches,... et de l'eau aux cochons sous votre respect... Votre Gouverneur,... on le connait ben celui-là...S'il restait un peu plus à la charrue,...il verrait mieux comment les bœufs labourent,... et ne perdrait pas son temps à faire des croc-en-jambes,... Quant à vous,... je m'en aperçois,... vous ne ferez jamais autre chose qu'un géolier...et ma foi, si vous continuez, vous courrez des chances d'aller vous faire garder à votre tour...à Beauport...Ayieu. (*Il revient sur ses pas*). Mais dites donc, avant de partir et de régler nos comptes:...un petit mot, s'il vous plait. Comment s'appelle cet homme que vous avez là bas,... au fond... sous vos soins.

Arthur.—Vous l'avez nommé tout à l'heure.

Parizot.—Comment.

Arthur.—Eh bien oui, quand vous avez parlé du père Lamerluche et de ses histoires:... vous avez prononcé son nom.

Parizot (*avec surprise*).—Jean Canada!

Arthur.—Oui.

Parizot.—Mais ce n'est pas possible; vous voulez vous moquer de moi.

Arthur.—Pas du tout, c'est la pure vérité. Si vous en doutez, approchez et nous lui demanderons son nom.

Parizot (*de plus en plus surpris et approchant de la grille et regardant avec stupéfaction et puis à part*).—En effet c'est bien lui !... Mais cela est incroyable !... Jean Canada,... l'arrière neveu de Jacques-Cartier,... la victime innocente jugée et condamnée par le roi Louis XV.... celui que le père de cet infâme géolier gardait sous les verroux... et que j'ai connu moi-même vieillard très avancé en âge à l'époque des troubles de 37 ?...Comment ?... il est encore ici, vivant ! Non, c'est impossible. (*Haut à Arthur*). Quel âge à ce prisonnier.

Arthur.—On l'ignore.

Parizot.—Mais enfin ?......

Arthur.—L'histoire de cet homme est légendaire....Les chroniques rapportent que la destinée de ce malheureux lui avait été annoncée dès sa bas âge et qu'il verrait se succéder avant sa mort plusieurs génerations d'hommes.

Parizot.—Et puis......

Arthur.—Cette prédiction s'est réalisée....Depuis il a souffert la persécution ;...il a vu se déchaîner sur son pays des malheurs et des revers de toutes sortes....Du fond de sa prison, ses yeux ont suivi dans les larmes, les luttes et les déchirements de ses compatriotes pour la conquête de leurs droits et de leurs libertés....Aujourd'hui encore... il est l'esclave tourmenté et opprimé de l'autorité...... Songe cruel !...affreux destin !...c'est moi,...l'infîme paria du crime... qui meurtris tous les jours ce squelette vivant abandonnné à mon odieuse servitude.

Parizot.—(*Se crispant les mains de rage*) Ah ! pardine, vous n'avez pas besoin de faire des phrases ; je m'aperçois ben, Monsieur le tourne-clef, que vous avez des affaires malpropres à brasser. (*A part*) ma foi !...il doit y avoir anguille sous roche tachons de le faire parler davantage...(*Haut*). Continuez votre triste histoire.

ARTHUR.—Vous me traitez bien mal. Ayez au moins pitié d'un malheureux comme moi, qui pour avoir son pain est forcé de troquer ses titres de noblesse et de naissance pour une place de gardien.

PARIZOT.—Vous, malheureux...Ah ! je plains plutôt ce pauvre prisonnier !...Homme sans entrailles ; j'en mourrai avant de voir le bout de tout cela.... Finissez-en, maudit brigand, car j'enrage de voir la fin.

ARTHUR.—C'est en pleurant que je vous conte ces choses, cher Monsieur, allez : pourquoi m'en vouloir si cruellement.

PARIZOT.—Allez ! allez, on règlera nos comptes plus tard...(*à part*) Comme il a le cœur tendre tout d'un coup :

ARTHUR.—Eh bien ! s'il faut en croire la même tradition, une époque nouvelle et pleine d'espérance doit s'ouvrir bientôt pour ce vieillard persécuté...Lui-même avait annoncé des temps meilleurs. L'acte d'union, disait-il, est une première conces-...sion faite à la liberté de mes compatriotes....Puis viendra plus tard la confédération de toutes les provinces,...fruit d'une grande pensée patriotique...et la base de l'émancipatiou nationale....Son œil prophétique plongeant dans l'avenir entrevoyait à la suite de ces évènements remarquables une période de trouble au milieu de laquelle les esprits seraient bouleversés,...les notions du droit et de la justice seraient renversés...le mépris des lois publiquement et hautement affiché,...et moi-même devant servir d'instrument à ces attaques contre l'ordre et le pouvoir établi...Mais dernièremen tencore,...malgré que ses yeux soient depuis longtemps fermés à la lumière du jour...,sa paupière s'est illuminée d'un éclat soudain....Ses lèvres presque clouées par le souffle de la mort ont commencé à murmurer des mots de gloire et de liberté...Ce sera, disent encore

les chroniques, le temps marqué pour le triomphe et la délivrance....Alors se soulevant sur sa couche humide, par un suprême effort, il a dirigé sa main amaigrie du côté de la mer immense,...et un profond soupir de soulagement s'étant échappé de sa poitrine,...de sa bouche expirante est tombée cette parole pleine de mystère : " Jacques-Cartier ou Canada vengé."

Parizot.—Juste ciel, conduisez-moi de suite vers ce vieillard.

(Tous deux se dirigent vers la grille. L'habitant le reconnait, entrouve la porte et va lui dire un mot, puis il revient précipitamment vers Arthur. Il prend sa bouteille en passant et en met une autre sur la table et laisse Arthur seul.)

SCÈNE VI.

(Arthur seul et s'assayant. Il essuie sont front. Puis reprenant après un moment de silence. On baisse les gaz.)

Arthur.—Quelle triste nuit ! Quelle angoisse poignante agite mon âme ! Le secret de cette persécution infâme serait-il découvert ?...Le trouble inquiet de Parizot,... ce mot furtif glissé à l'oreille du prisonnier,... ces pas précipités vers la porte de sortie ; tout cela est un indice certain qu'il doit se passer quelque chose d'étrange... Mais pourquoi s'alarmer inutilement ? Ne suis-je pas grassement payé par l'Etat,... sans compter le tour du bâton ? Allons du courage...... Tiens, voilà justement mon affaire (*prenant la bouteille et absorbant un coup*). Rien de tel pour remettre les émotions comme quelques bonnes larmes... Avec ça que ça coute pas cher... et qu'un malheureux qui se sent des transes subites prend un sommeil de plomb et se croit dans le paradis...(*après une pause*) Mais ne v'là-t-il pas que la tête commence à me tourner... Je soupçonnais bien que cette maudite boisson me jouerait quelque mauvais tour un moment ou l'autre.... (*Il*

sent des pesanteurs à la tête. Il se lève difficilement.) C'est curieux tout de même comme je me sens la tête lourde, et agitée,... on dirait que les paupières m'ouvrent toutesgrandes comme soulevées avec des tenailles pour m'empêcher de dormir...... (*Il est tourmenté*). La prison tourne...... mes idées s'embrouillent. Je crois que je deviens fou. Où suis-je ?... .. Non. (*Il cherche la porte*)... pas par ici... (*Il tatonne*). Ah ! c'est affreux. A mon secours. Ah !......

(Il tombe à la renverse... Il reste immobile quelque temps... Pendant ce temps là Parizot veut pénétrer dans la prison— l'aide-de-camp qui est à la porte, attiré par les cris du géolier lui barre le passage. Parizot l'étend d'un coup de poing par terre et pénètre dans la prison.—Puis il va ouvrir la grille et amène le vieillard qu'il fait asseoir dans le fond de la pièce sur un fauteuil qu'il a disposé dans ce but. Il sort.— Pendant ce temps là un rêve vient agiter Arthur. Il parle par paroles entrecoupées—il aperçoit une vision. Jacques-Cartier enveloppé d'un long linceul apparait dans un nuage éclatant.)

ARTHUR (*rêvant, parle*).—Malheureux que je suis !... J'avais pourtant vu la figure hideuse du crime ;... naguère encore la colère de mes nouveaux maîtres s'était tournée contre moi... Pourquoi m'être livré ainsi comme une brute aux insultes de la foule ?... Je suis devenu l'instrument de la vengeance et de la persécution...... Qu'ai-je retiré de cette infâme marché ? La honte,... le mépris,... le deshonneur... Supplice affreux !... Tous les jours,... à chaque instant... il me faut river des chaînes aux bras de mon éternelle victime... Bourreau, lâche persécuteur ;... quand donc cesseront tes infernales tortures ?... Mais Grand Dieu ; que vois-je ?... est-ce un rêve ?... Sera-ce l'ombre d'un nouveau tyran ou celle d'un libérateur de l'opprimé ?... Ah ! j'étouffe,... à moi,... au secours !

(Il se réveille tout couvert de sueur. La vision s'efface. A ces cris l'aide-de-camp entre dans la salle de la prison. Il est frappé de stupeur en voyant le désordre qui entoure Arthur et en se trouvant en présence du vieillard.)

SCÈNE VII.

Arthur et l'Aide-de-Camp.

HENRI (*à part*).—Que signifie tout cela ?...Pourquoi ces cris de détresse ?... Quelque chose d'étrange vient certainement de se passer ici... Et ce prisonnier ?....Qui l'a transporté en cet endroit ?....Dans quel but est-il sorti de sa cellule ?... Le mystère m'entoure... Allons vers ce misérable gardien,... peut-être en sait il quelque chose.

(Il frappe sur l'épaule du géolier qui est encore assoupi : ce dernier regarde l'aide-de-camp d'un air hébété.)

Que faites vous là ?

ARTHUR.—Ah ! Monsieur, de grâce, laissez moi en repos ;... je ne sais pas ce que je vais devenir.

HENRI.—Mais qu'y a-t-il ?

ARTHUR.—Par pitié... je vous en supplie... je ne puis......

HENRI.—Expliquez-vous du moins.

ARTHUR.—Par mon âme, il y a, mon bon Monsieur, que je viens de voir des choses affreuses ;... quelque chose comme une figure de revenant,... là haut... sur cette muraille effrayante... Quand j'y songe, Monsieur, c'est terrible de se trouver dans des affaires pareilles... Ah ! j'ai besoin d'avoir la paix si je veux en revenir.

HENRI (*riant et regardant sur la table*).—Oui, je comprend un peu votre maladie ; la visite de votre ami, vous à mis en frais de politesse un peu plus qu'il ne faut... Si je ne me trompe pas, je crois que vous avez voulu renouveler la connaissance jusqu'au fond de la bouteille.

ARTHUR.—Vous me jugez bien mal, monsieur l'aide-de-camp. Je vous assure que je dis la vérité toute entière.

Henri.—Un peu de calme, l'ami. (*lui présentant une fiole remplie de liquide*). Prenez ceci... v'là de quoi vous remettre.

Arthur.—Merci tout de même ; mais, veuillez me croire, ce que j'ai vu, n'est pas une illusion. Il y a quelque chose d'extraordinaire là-dessous... Et puis. Voyez ! comment expliquer la présence de ce prisonnier ici.... j'ai une bien vague idée de la manière dont la chose est arrivée,... mais tout me confirme que je ne suis pas le jouet d'une mystification.

Henri.—Homme crédule que vous êtes.... Ne voyez vous pas que votre charmant ami a tenté de vous faire passer un mauvais quart d'heure.... Allons donc ! tachez de vous réveiller et de chasser loin de vous ces vaines terreurs que le vilain cauchemar de la bouteille vous a laissées sur l'esprit... Quant au vieillard qui est assis immobile devant nous, il est aisé d'expliquer comment il se trouve ici... C'est sans doute un tour de votre ami, et sans mon intervention vous seriez peut-être à l'heure qu'il est l'heureux remplaçant du vieillard au fond de la cellule.

Arthur.—Vous voulez plaisanter, Monsieur. Ah! niez tant que vous voudrez ; je sais ce que je dis... Quand j'ai vu il y a un instant ce grand spectre sur le mur,... je me suis rappelé de suite la prédiction du vieillard et de l'accent prophétique de cette parole : " Jacques-Cartier ou Canada vengé."

Henri.—Lâche, poltron. Pour un géolier vous avez les nerfs pas mal sensibles...... C'est sans doute quelque magicien qui aurait encore voulu se moquer de votre crédulité... Voyons : pas d'enfantillage,... et laissez là les sortilèges et les oracles de votre personnage inspiré.... Un peu de besogne dissiperait, je crois, ces vaines pensées... A l'œuvre donc,... et venez m'aider à reconduire ce malheureux à son gite.

Arthur (*s'approchant avec crainte, puis à part*).— Ah ! vil argent,... sale métier. Je vous connais maintenant lâches complices !... C'en est fait, vénérable exilé ;... hélas, j'ai été ton éternel bourreau. Oh ! j'aurais voulu !...... mais il est trop tard pour le repentir. *Il se rapproche du prisonnier*).

(En ce moment le vieillard lève la main lentement et l'étend dans la direction opposée et son regard semble s'illuminer.)

Arthur (*comprend ce mouvement.*)—Ah ! le voilà!... ce n'était pas un rêve ! non !...Voyez donc !... (*avec volubilité montrant du doigt*) là haut... c'estelle,... la vision promise ;... oui... à moi, à moi............

(Il chancelle et tombe. L'aide-de-camp est en même temps cloué par la stupeur à la muraille. Il est sans parole. Du fond de la scène se détache une forme blanche enveloppée dans un demi-jour et couronnée d'une auréole. On reconnait les traits de Jacques-Cartier. Le prisonnier étend de nouveau la main. En même temps un bruit confus se fait entendre à la porte de la prison. Henri, Parizot et les autres acteurs arrivent à l'entrée avec un brillant personnage, Sir William de Lorny, plénipotentiaire anglais ; tous restent saisis en appercevant cette scène, puis ils avancent avec respect et avec hésitation au milieu de la pièce. Après une pause ils s'inclinent profondément et restent dans l'attente.)

SCÈNE VIII.

Arthur—Alexandre—Jean Cadada—Henri—Parizot et Sir William de Lorny.

(Une voix éloignée se détachant du fond de la scène se fait entendre.)

Gloire, triomphe ! Gloire, triomphe ! ! (*Des voix derrière le rideau répètent les mots : Gloire, triomphe !*

La Vision, (*d'une voix lente et lointaine*).—Enfants du Canada ! ne soyez pas troublés... Du fond de ma sombre retraite j'ai entendu la détresse de votre patrie,... et je suis venu vers vous... Vos cris vers la liberté ont brisé un instant les chaînes que la

mort a placées au seuil de ma tombe... Du haut de la gloire immortelle ou mon âme est plongée, combien de fois, mon regard s'est incliné vers ce sol qui fût témoin de mes travaux et de mes revers ?... Hélas pourquoi faut-il que des fils rebelles aient cherché à détruire l'œuvre des rois chrétiens de France ?... Mais, hier,... c'était l'exil,... aujourd'hui c'est le triomphe...Partout je vois briller la croix de la civilisation au-dessus des immenses solitudes ou mon pied s'est posé....O Dieu puissant ! fasse que le jeune peuple fondé par mes faibles mains grandisse dans les voies de l'honneur et de la justice... Enfants de la patrie, souvenez vous de la France ; soyez soumis à l'autorité de vos nouveaux maîtres... Votre destinée est écrite aux pages de l'avenir ;... que l'union,... la paix et l'harmonie règnent désormais entre les deux nobles races du sol canadien, afin que vous soyez deux peuples d'amis et de frères !... Et maintenant je retourne à mon froid linceul ; j'emporte dans la tombe votre souvenir et l'oubli des fautes. Pour vous j'ai souffert les ignominies et l'ingratitude ;...mais au sein de la félicité, mon regard peut désormais contempler vos succès et les espérances de la patrie.... Adieu donc, fils dévoués ; bénissez avec amour la mémoire de Jacques-Cartier et le Canada sera vengé.

(Le prisonnier agite sa main et semble sourire. Tous s'inclinent et la vision disparait après quelques moments. Les acteurs prennent place au milieu de la scène.)

Parizot.—Eh ben, les amis, que pensez vous de tout ça ?...Je vous l'avais ben dit qu'il ne se passerait pas des longues années sans qu'on aurait une apparition pareille...Et puis vous autres, les cœurs, (*en se dirigeant du côté du géolier à demi mort et de l'aide-de-camp*). Connaissez-vous ce que c'est qu'un habitant à présent ?...Si cette affaire a pu seulement vous mettre un peu de cœur dans la poitrine,...

c'est tout ce que je demande. Maintenant, Monsieur le Sire (*s'adressant à Sire William de Lorny*), avant qu'on se sépare, il y a des comptes à régler... Voici des vilains gaillards à qui le coup de toute à l'heure ne suffit pas... Avec des serviteurs ingrats comme ceux-là,...il n'y a qu'une chose à faire ;...c'est de se dispenser de leurs services à l'avenir... C'est le seul moyen de fermer cette prison, et de réhabiliter les victimes innocentes.

Sir William de Lorny.—La mission que j'ai à remplir est une mission de paix. J'ai écouté avec un grand respect la voix sublime qui a convié les deux peuples à l'harmonie et à la concorde... Devant le commandement, j'obéirai.

Parizot.—Au nom de toute la compagnie, merci Monsieur le Sire. Quant à moi, je n'ai qu'une petite faveur à vous demander avant de partir... Envoyez-nous un petit fonds pour bâtir un monument à Jacques-Cartier... Ça fera plaisir aux anglais comme aux Canayens. Dans tous les cas, Anglais ou Canayens, Irlendais ou Ecossais,...c'est moi qui vous le dit :...ne prenez jamais d'employés qui laissent traîner les belles surpliques que le monde adresse aux grands Messieurs du gouvernement...Sans moi, les gens d'Hochelaga se passaient du portrait de Jacques-Cartier et " le Canada n'était pas vengé."

Sir William de Lorny.—J'accorde ta demande, mon brave...pour toi:...voici une décoration comme souvenir et marque d'estime... Et puis, va dire à ta patrie d'Hochelaga que par Jacques-Cartier elle a été le point de départ de la civilisation canadienne,...par lui aussi elle en sera le point d'arrivée. (*Se tournant du côté de l'auditoire*).

Et maintenant vous tous qui m'écoutez,... que ce récit vous apprenne une noble et grande chose :

c'est que malgré le malheur, l'adversité et les épreuves pour les peuples comme pour les individus, avec le travail l'union et une sainte confiance,... s'il est une providence qui éprouve, c'est aussi celle qui récompense les vertus sublimes et donne le succès aux entreprises courageuses.....

FIN.